

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8ME ANNEE, No 400 - SAMEDI, 2 JANVIER 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



FLEURS DE NOUVEL AN. — "LE MONDE ILLUSTRÉ" A SES LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 JANVIER 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Bonne année.—Souhaits de bonheur, par Rémi Tremblay.—Études de mœurs : Le rêveur, par Jocelyn.—Les étrennes de Madam', par Germain P.—Poésie : A M. Jules Saint-Elme, par Léon de la Morinerie.—Fêtes d'Alsace : La veillée, le jour de l'an, la fête des rois mages, par J.-B. Chatrian.—Correspondance littéraire, par Denis Ruthban.—Nos grandes entreprises nationales : Le tunnel sous la rivière Sainte-Claire, par Jules Saint-Elme.—Nos gravures.—Les roses de Can-Bierk : Légende irlandaise, par Alonzo.—Poésie : Vole (avec encadrement), par Frid Olin.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite)—Problèmes d'Échecs et de Dames.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—Fleurs de nouvel an : "Le Monde Illustré" à ses lecteurs.—Tunnel de la rivière Sainte-Claire : Entrée du tunnel : Travaux d'excavation ; Les abords du tunnel.—Minuit : Bienvenue à 1892.—Lord Lytton, décédé.—M. de Giers.—Le jour de l'an au matin : Bébé bat le rappel.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-treizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de DECEMBRE), aura lieu samedi, le 2 JANVIER à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

BONNE ANNEE?

A tous nos lecteurs et patrons que les présentes verront, salut et félicitations en la plus cordiale sympathie.

Tel qu'il est dit en notre page de frontispice, LE MONDE ILLUSTRÉ offre à tous les siens ses souhaits les plus sincères de joie, santé et prospérité.

Puisse mil huit cent quatre-vingt-douze ne ménager à tous que des émotions douces et d'agréables surprises!

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Savoir tout et ne pas savoir ce qu'il faut savoir, c'est ne rien savoir. Faire tout, et ne pas faire ce qu'il faut faire, c'est ne rien faire. Ne rien savoir que ce qu'il faut savoir, c'est tout savoir. Ne rien faire que ce qu'il faut faire, c'est tout faire.—ST-JEAN DE LA CROIX.

SOUHAITS DE BONHEUR

Depuis quarante ans qu'on me souhaite la bonne année et que je la souhaite aux autres, je n'ai pas encore acquis la certitude de l'efficacité de nos vœux mutuels. Je suis même à peu près convaincu que ces bienveillantes manifestations d'intérêt réciproque ne modifient aucunement le cours de nos destinées respectives, mais je n'en continue pas moins à souhaiter aux autres aussi ardemment qu'aux jours des lointaines illusions, toutes les jouissances possibles et même celles qui ne le sont pas.

Vous voyez que je n'y va pas à regret.

* * Bah ! pour ce que ça lui coûte, dites-vous, d'ailleurs ne vient-il pas d'exprimer des doutes sur l'efficacité, etc.

Halte-là, lecteur, entendons-nous. Si vous me coupez la parole au premier mot, il n'y a pas moyen de discuter.

Je sais ce que c'est que la discussion. J'en ai entendu faire au Palais, à la Chambre, dans les assemblées publiques et ailleurs.

Pour avoir le dessus, il faut parler beaucoup soi-même et ne laisser parler les autres qu'à son corps défendant.

Je veux avoir le dessus. J'avais la parole ; vous me l'ôtez ; je la reprends.

* * N'avez-vous pas honte de m'interrompre comme cela, le jour de l'an, au moment où je vous souhaite la bonne année ?

C'est indigne, et si ce n'était pas le jour de l'an, je vous ferais bien voir que tous les bons souhaits de vos semblables ne m'ont pas empêché d'avoir la tête près du bonnet. (Hélas ! je suis chauve). Mais c'est le jour de l'an, et je vous pardonne,—pas ma calvitie—pas la vôtre non plus—mais votre interruption.

Ce touchant exemple d'indulgence de ma part s'explique aussi par une autre considération : c'est moi qui, sans vous consulter, vous ai mis dans la bouche l'argument le plus facile à combattre afin d'avoir le plaisir de vous vaincre.

Vous voyez bien que je connais toutes les roueries savantes de la controverse, et que j'ai bien profité des leçons que m'ont données gratuitement, à moi comme à tout le monde, les grands maîtres désireux d'offrir aux classes nécessiteuses le consolant spectacle de leurs joutes oratoires.

Ici, le coup de grosse caisse.

* * Maintenant, la réplique victorieuse, en vue de laquelle je me suis fait interrompre.

Diable de réplique.

Dites donc, lecteur, c'est votre faute. Si vous ne m'aviez pas interrompu ? Mais vous m'avez interrompu et c'est probablement parce que je vous souhaitais des jouissances impossibles avec les autres. Eh ! bien, si vous ne voulez pas de mes jouissances impossibles, laissez-les.

Vous dites que je ne peux pas vous les donner. Qu'est-ce que cela vous fait puisque vous n'en voulez pas ?

Allez vous recommencer à me chicaner parce que j'ai trop bon cœur ? Prenez ce qui vous convient et laissez le reste. Est-ce que le possible m'appartient plus que l'impossible ?

"Borné dans ses désirs, infini dans ses vœux, l'homme est un dieu tombé qui se souvient des dieux."

* * Vous qui avez la sagesse de borner vos souhaits aux rêves dont la réalisation vous semble possible, dites-moi, combien de fois les avez-vous vus s'accomplir à la lettre ?

Ce qui paraît possible à l'un peut paraître impossible à l'autre, et ce qui nous paraît impossible à tous peut fort bien être possible, soit dans l'ordre matériel soit dans l'ordre immatériel.

Que savons-nous ? Avons-nous scruté tous les secrets de la création ?

La science se déclare impuissante à analyser

certaines forces de la nature. Elle a reculé les limites du possible d'autrefois, elle agrandira les horizons du possible de demain, trouvant chaque jour un champ plus vaste à étudier, de nouveaux mystères à approfondir.

Ce n'est donc pas au nom de la science que vous réprimerez mon vif désir de vous souhaiter les infélicités les plus fantastiques, et pour vous le prouver je vous souhaite, *illico*, le bonheur parfait, la plus irréalisable des chimères.

* * Je sais bien que vous ne le trouverez pas si, tenant vos regards fixés vers le sol, vous vous obtenez à croire que la voûte terrestre va s'entr'ouvrir discrètement pour vous le livrer à l'état métallique.

L'or ne fait pas le bonheur est un axiome très ancien. Il date de l'époque où, devenu le signe conventionnel de la richesse, le précieux métal a commencé à s'entasser entre les mains des accapareurs.

Les premiers enrichis ont découvert cette vérité, mais lorsqu'ils l'ont proclamée on a cru qu'ils voulaient tromper le public afin de jouir seuls.

C'est encore un peu comme cela aujourd'hui.

Les gens riches continuent à dire qu'ils ne sont pas plus heureux que les autres et les prolétaires continuent à envier le bonheur des enrichis.

* * Le riche ignore les tiraillements de la faim, les morsures du froid, les courbatures de la fatigue, les tortures morales, encore plus épouvantables, des malheureux qui voient leurs enfants s'émacier sous leurs yeux, faute d'une nourriture suffisante.

Le pauvre ne connaît pas les indigestions, les soucis inséparables de l'administration d'une fortune. Le pauvre peut jouir des douceurs de l'amitié, il sait que celle qu'on lui offre est sincère. Le riche est naturellement soupçonneux.

Il sent que, sur le grand nombre de ceux qui lui font la cour, il doit y en avoir quelques uns qui ne sont pas tout à fait désintéressés. S'il a des quelques amis dévoués, les parasites qui l'entourent dans l'intention de l'exploiter ont bientôt fait de les mettre en interdit.

Ils savent leur métier ceux-là. Ils étudient tous les tics, toutes les faiblesses de celui qu'ils ont pris en tutelle et il faut qu'il ait la tête bien solide pour ne pas devenir à son insu un instrument qu'ils manient avec avantage....

Vous m'objecterez que les riches sont assez rusés pour se tenir en garde contre une semblable exploitation. Eh ! je ne dis pas le contraire, mais le seul fait de se figurer que tout être ambitieux, ou mal loti doit en vouloir à leurs bourses respectives et bedonnantes est bien suffisant pour les mettre à la torture ?

D'ailleurs la défiance du riche n'empêchera pas l'éclosion d'une foule d'intrigues bien réelles dirigées contre son repos, sa fortune, son honneur même, et c'est alors une lutte de tous les jours que bien des gens seraient peut-être tout disposés à soutenir plutôt que de rester pauvres, mais qui ne doit pas être très amusante.

* * Le moyen d'avoir la paix serait de ne soupçonner personne, mais il y a trop de gens intéressés à éveiller les soupçons contre les vrais amis pour qu'un homme confiant de sa nature ne donne pas dans le piège.

Les amis sincères, attaqués en leur absence, minés sourdement, ignorant ce qui se passe ou dédaignant de se défendre, ce qui serait peut-être inutile, laissent bientôt le champ libre à la cabale.

Privé d'amitié sincère, le malheureux affligé des dons de la fortune sera toujours digne de commiseration ; à moins que ses faux amis n'aient la charité de se borner à le ruiner matériellement, ce qui lui procurerait l'avantage de retrouver au sein de la pauvreté le dévouement dont la richesse l'aura momentanément privé.

* * Si vous voulez dire comme moi, ne soyons pas riches. Si vous l'êtes déjà, je vous plains

mais je ne puis, sans votre consentement, vous aider à remettre votre fortune dans un état plus conforme aux saines notions économiques que je vous offre pour vos étrennes.

Les gens riches disent que l'or ne fait pas le bonheur, et je crois qu'ils ont raison. *Ils ont de l'or ; ils doivent savoir ce qu'ils disent.* Je viens de résumer une opinion très généralement répandue, mais mon intention formelle est de ne lui donner que tout juste la portée qui convient à mon argumentation.

Maintenant, voulez-vous mon propre témoignage. Je parle aussi en connaissance de cause. Je n'ai pas d'or et je ne suis pas plus malheureux qu'un autre.

* * Assez sur ce sujet. L'or est un métal trop vil pour que je m'en occupe d'avantage. Je lui ai fait beaucoup d'honneur en en parlant aussi longuement.

Je vous ai suffisamment prouvé que je sais où le bonheur n'est pas, reste à vous dire où il est. Je n'hésite pas à affirmer qu'il existe.

Nous l'avons tous éprouvé plus ou moins fréquemment. Naturellement, nos bonheurs sont passagers, presque toutes nos impressions sont fugitives.

Allons-nous nier l'existence du bonheur parfait parce que nous ne l'avons pas éprouvé ?

Imparfaitement conformés, vivant dans un milieu imparfait, saturés de microbes parfaits en tant que microbes, houspillés à tour de rôle par une grippe parfaite à sa manière, menant une vie imparfaite et voyant arriver le jour de l'an avec les idées les plus imparfaites sur le chapitre du bonheur parfait, comment voulez-vous que nous nous offrions pour étrennes cette chose que tout le monde veut avoir et que nul ne comprend.

Contentons-nous donc pour le moment du bonheur relatif que chacun a dû ressentir ! Que l'on se reporte par la pensée à la première communion bien faite, au premier aveu d'amour partagé, au contentement éprouvé chaque fois qu'on a fait une action digne d'un grand cœur, et chacun retrouvera dans son passé une série plus ou moins variée de ces éclairs de bonheur, dont le souvenir est encore une jouissance et qui prouvent la possibilité, pour une âme idéale, débarrassée de ses entraves matérielles, de jouir de la béatitude parfaite dans un monde approprié à sa nature immatérielle.

Comme moi vous avez dû vous attarder à contempler les globes étincelants qui constellent la voûte céleste, n'avez-vous pas senti dans une de ces heures de rêverie, comme le presentiment, l'intuition qu'il doit se trouver par là, cet état de bonheur calme, sans arrière-pensée, sans vains regrets, sans crainte pour l'avenir, sans rien de ce qui cause toutes nos douleurs physiques et morales ?

Je vous le souhaite à toutes et à tous ce bonheur infini, charmantes lectrices et bienveillants lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ. Seulement allez en jouir le plus tard possible. J'espère que vous n'êtes pas pressés de partir. Fumez un peu, comme on dit dans le pays et, en attendant, ayez tout le bonheur que la terre est susceptible de vous offrir.

Reni Feuille

ETUDES DE MŒURS

LE RÊVEUR

Lorsque vous passez sur la rue, n'avez-vous pas quelquefois rencontré de ces jeunes gens et même de ces hommes mûrs, au teint pâle, au front haut, dont le regard semble toujours chercher quelque chose d'invisible, de vague ?

Ces hommes forment une classe à part dans la société. Jamais ils ne se sont mêlés aux grands plaisirs, aux fêtes brillantes ; mais on les a vus souvent s'arrêter devant une croisée pour écouter les autres qui chantaient et riaient. Rire, depuis longtemps le rêveur en a perdu l'habitude. Quel-

quefois, pour plaire à un ami, il laissera errer sur ses lèvres quelque chose comme un sourire ; mais regardez bien : il y a de la tristesse au fond de cela.

La tristesse du rêveur provient généralement de deux causes : l'incertitude ou les déceptions. Chez lui, ce n'est ni la vie, ni la pensée qui domine. C'est l'amour. Son cœur est ouvert à toutes les émotions ; où les autres passent, lui s'arrêtent : tout prête à sa rêverie. Les heureux du monde, souvent, le regardent avec un air de raillerie. Lui, il n'a point connu le bonheur. Un jour, une créature aux traits sveltes, au profil artistique, passa près de lui. Sa vue le fascina. Il la suivit longtemps du regard... Puis elle s'est effacée à l'angle de la rue, et il est resté seul, seul !...

Depuis ce temps, il l'a cherchée, il l'a poursuivie, mais au moment où il l'entrevoit, l'ombre s'est évanouie, et il est resté seul, seul, seul !...

Il revient chaque soir se placer où elle est disparue, puis il attend... Oh ! si du moins il entendait dans la foule une parole, un soupir de sa bouche, cette fois il s'élançerait sur ses traces ; il lui parlerait. Mais rien, rien. Son existence est vide. Il est seul, seul, seul !...

Peut-être aussi a-t-il connu un peu les douceurs de l'amitié. On lui avait fait mille serments. On lui avait dit : " Je t'aime. " Mais on l'a trompé. La vision s'est enfuie ; et maintenant il lutte peut-être contre le désespoir : il a besoin d'un cœur qui reçoive le trop plein du sien, et il est seul, seul, seul !...

L'âme du rêveur a quelque chose de simple, de naïf, tout comme celle de l'enfant. D'une exquise politesse, il salue généralement ceux qu'il rencontre, ceux du moins qu'il aperçoit, car le rêveur est presque toujours distrait. Il ignore les choses du jour. Quand il les saura, elles seront déjà vieilles. Il s'occupe peu de la dernière mode : L'été il portera un léger gilet avec large pantalon, l'automne avec longue redingote toujours boutonnée jusqu'au bas.

Le rêveur n'aura jamais de but fixe dans ses promenades. Il ira où le guide son rêve. Affable, sans prétention, s'il rencontre un enfant, il lui adressera la parole avec douceur, le questionnera, passera la main dans les boucles dorées de ses cheveux, puis le congédiera avec une caresse. Lorsque la foule passait bruyante, inattentive près du vieil aveugle qui tendait la main, lui s'est arrêté, lui a mis dans la main une aumône, puis s'est retourné pour essuyer une larme qui tombait de sa paupière. Ailleurs, il a vu une vieille femme gelée, transie, grelottante. Il ne pouvait rien à sa misère. Il s'est éloigné en murmurant dans un sanglot : " Pauvre femme, pauvre femme ! "

Il a pitié de ceux qui souffrent, car lui aussi est malheureux : il est sans joie, car il est seul !

JOCELYN.

LES ÉTRENNES DE MADAME

MONOLOGUE

Madame est debout devant une table chargée de jouets.—
Toilette de ville à la fois élégante et simple.

C'est demain le 31 décembre. Or, j'ai deux nièces, quatre neveux et trois filleuls qui viendront me souhaiter une bonne année et... recevoir leurs étrennes. Je suis donc allée cette après-midi visiter les magasins et choisir mes cadeaux.

En sortant du magasin, j'ai senti le besoin de faire une légère collation. J'ai tourné à gauche pour remonter la rue Saint Jacques et chercher un pâtisseries, pendant que l'on entassait dans ma voiture toute une cargaison de jouets... que voici. (Elle montre les jouets).

Un bazar se trouvait sur mon passage. Lorsque j'en approchai, j'aperçus une fillette de dix à onze ans qui se tenait immobile devant l'étalage. Pauvrement vêtue, mais propre et bien coiffée, elle cachait ses mains sous un fichu de laine tout usé, et regardait avec admiration une grande poupée. Vous connaissez tous ce modèle antédiluvien : Un corps en toile gonflé de son, une tête en carton peint, une perruque frisée, un costume de paysanne endimanchée, somme toute, quelque chose d'assez lourd.

La pauvre petite voyait autrement. Absorbée dans sa contemplation, elle grelottait et ne paraissait pas en souffrir.

Je m'approchai et regardai sa figure. Elle n'était pas jolie, mais elle me plut. Je la trouvai douce et sympathique ; je m'intéressai à elle ; je songai que je pouvais lui donner un grand plaisir, et, lui touchant légèrement la joue, je lui dis :

— Vous trouvez cette poupée bien belle, mon enfant ?

— Oh ! oui, madame, répondit-elle, en rougissant un peu.

— Et vous la désirez, n'est-ce pas ?

— Oh ! madame, je ne désire pas ce que je ne peux pas avoir.

— Pourquoi ? Votre maman ne vous donne-t-elle pas d'étrennes ?

— Elle m'en donnait autrefois. Maintenant...

— Maintenant ?

— C'est fini. Les temps sont durs, paraît-il.

Papa a bien de la peine à nous donner du pain tous les jours. Pauvre papa ! Il avait du chagrin quand il est entré, hier au soir, et qu'il a dit à maman : " Rien encore aujourd'hui et plus de crédit nulle part. " Je ne sais pas ce que cela voulait dire, mais maman a pleuré, et alors j'ai pleuré aussi.

L'enfant était devenue triste et ne regardait plus la poupée.

— Que fait votre papa ? lui demandai-je.

— Il est ébéniste, madame. Il voudrait bien travailler ; mais il n'y a pas d'ouvrage en ce moment, comme il dit... le meuble ne va pas.

Pauvres gens ! J'étais émue ; je résolus de leur venir en aide. J'emmenai la fillette chez le pâtisseries, et tout en lui faisant manger des brioches, qu'elle n'osait d'abord accepter, mais qu'elle dévora... elle avait faim, hélas ! je lui demandai l'adresse de son père et la fis causer un instant. Puis je la congédiai après avoir rempli ses poches de gâteaux, dont je pensai bien que sa maman aurait sa part.

Lorsque l'enfant toute joyeuse eut disparu, je fis venir un commissionnaire et l'envoyai prendre des renseignements sur l'ébéniste et sur sa famille.

Il revint bientôt et jeus tout lieu d'être satisfaite. Les parents de ma protégée étaient absolument dignes d'intérêt. C'était d'excellents ouvriers et de fort honnêtes gens. Très à leur aise pendant quelques années, ils avaient été ruinés par la faillite, sans actif, d'un gros marchand de meubles, joueur et libertin. Puis la crise était venue. Peu ou point de travail. Gêne d'abord, misère ensuite, misère secrète et vainement combattue, complète enfin et connue de tous.

Cela suffisait. Je voulus agir de suite. Je retournai chez la marchande de jouets ; j'achetai une poupée aussi grande et plus jolie que celle du bazar. Je la fis mettre avec un petit trousseau dans un carton solide et montai en voiture. Il n'y a pas une heure que je suis rentrée. J'ai écrit de suite au père de ma protégée, en le priant de venir à l'hôtel pour recevoir une importante commande. J'ai mis la lettre sous enveloppe avec un billet de 25 piastres... Simple avance sur le prix des travaux à faire. J'ai placé l'enveloppe entre les bras de la poupée, et j'ai envoyé le tout chez l'honnête ébéniste.

(Madame regarde la pendule.)

Il y a près de cinquante minutes que François, le valet de chambre, est parti ; sa commission doit être faite. Quelle surprise pour la famille qui n'espérait plus ! Ils finiront cette année dans l'aisance, et, grâce à moi, ne connaîtront plus la misère.

Je vais me mettre en campagne pour eux. Ici d'abord, chez nos amis ensuite, ils auront du travail bien payé, pour longtemps. La crise aura une fin, et alors... nous verrons.

Demain, neveux, nièces et filleuls, auront leurs étrennes, et seront dans la joie. Je me suis donné les miennes aujourd'hui, et ce sont les plus belles... J'ai fait des heureux.

GERMAIN P***

Il ne faut pas demander aux plus honnêtes femmes de n'avoir point d'astuce : le premier instinct des meilleures, comme des pires, c'est la ruse.—OCTAVE FEUILLET.



A mon très aimable confrère et ami

MONSIEUR JULES SAINT-ELME

31 DÉCEMBRE 1891—1er JANVIER 1892

Adieu quatre-vingt onze à ton dernier matin !
Voici quatre-vingt douze avec ses milles choses,
Ses frimas pour l'hiver et pour l'été ses roses
Et ses grappes de fruits pour octobre lointain.

Saluons son aurore et faisons lui sourire
Comme au jeune bébé longuement attendu.
Cet hommage muet nous sera-t-il rendu ?
Nul ne peut le prévoir, nul ne saurait l'écrire !

Canadiens qui gardez le culte des aïeux,
Cette aurore est l'amour et l'amour c'est vos âmes,
Temples saints de constance, inoubliables flammes
Qui font trembler la voix et qui mouillent les yeux !

Puisse le Monde un jour enfin changer de face !
Puisse, à grande cité, qu'un des nôtres fonda,
La vieille Gaule être une avec le Canada,
L'Algérie au ciel bleu, la Lorraine et l'Alsace !

Vous qui les murmurez ces mêmes noms chéris,
Qui nous ont fait verser bien des larmes amères,
Sachez que votre sang est le sang de nos mères,
Français de Montréal et Français de Paris !

Jules Verne

Paris 1891.

FÊTES D'ALSACE

LA VEILLÉE. — LE JOUR DE L'AN. — LA FÊTE DES ROIS MAGES

En hiver, lorsqu'il fait bien froid et qu'une épaisse couche de neige recouvre la terre, on célèbre, en Alsace, plusieurs fêtes, dont je veux vous entretenir aujourd'hui.

Et d'abord, vous connaissez tous, n'est-ce pas, ces joyeuses réunions de tous les jours, qui s'appellent la "veillée," où l'on se rassemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, au coin d'un bon feu... Les femmes filent au rouet, en s'accompagnant de naïves chansons d'autrefois, au rythme doux et lent; les hommes, gravement assis devant l'âtre, fument leur pipe et discutent les chances de beau ou de mauvais temps, d'après les pronostics, plus ou moins fantaisistes du "Grand messager boiteux de Strasbourg."

Au dehors, le vent siffle, et la scierie trouble seule de son tic-tac monotone le grand silence de ces nuits d'hiver.

Et tenez, chaque année, au retour de décembre, lorsque nos villes recommencent, elles aussi, leurs veillées, je veux dire leurs concerts et leurs théâtres, je me sens envahi par un regret immense de ces bonnes réunions de ma jeunesse, au coin du foyer familial.

Alors je revois toutes ces figures disparues, qui s'effacent loin, démesurément loin, dans les souvenirs de mon enfance.

C'est surtout le vieux père Nicklauss qui me revient devant les yeux, avec ses belles histoires de fantômes et de revenants, qui vous faisaient se dresser les cheveux sur la tête. Oh! les belles histoires!...

Alors, au coup de dix heures à la vieille horloge, lorsque chacun s'en retournait, en pressant le pas, si deux chats se battaient dans une "gasse" détournée ou si une chonette, dérangée dans son sommeil, sur la branche d'un sapin, lançait dans le silence son cri terrifiant, je vous laisse à penser combien on avait peur... *

Comme véritables fêtes avant les "Chibés," dont je vous parlerai plus tard, je dois vous entretenir des réjouissances du jour de l'an, avec leurs troupes d'enfants qui parcourent les villages et qui chantent cette vieille chanson, terminée par le cri: Au gui de l'an neuf... *

Le lendemain ils s'en vont, en habit de dimanche, adresser leurs vœux aux chefs de la famille, avec le compliment traditionnel "bonne année, bonne santé et le paradis à la fin de vos jours."

Après les embrassements réciproques et les larmes que la bonne grand-mère verse de bonheur, vient la distribution des gâteaux appelés "veek" et "courriou," ces derniers réservés aux parrains et aux marraines.

Puis, après la fête domestique se célèbre la fête populaire du "mai" autour de la fontaine.

C'est un jeune sapin ou un beau plant de houx, orné de ses baies écarlates, que les jeunes filles festonnent de rubans, de coques d'œufs, de petites figures de fantaisie.

Ainsi décoré, on le plante au-dessus de la fontaine, et, pendant le jour, il est l'objet des visites de tout le village, car on le regarde comme un symbole protecteur pendant l'année qui s'ouvre.

Le soir, des rondes s'organisent tout autour, et c'est alors que se chantent ces naïves complaintes d'autrefois, si fraîches et si originales: "Qui a planté le mai?" Il a dans ses feuilles plus de rubans que les buissons n'ont jamais eu d'oiseaux dans la saison du soleil. Qui a planté le mai? C'est une jeune fille de belle espérance.—Ohé! la! la! tournons pour la jeune fille.

Qui a planté le mai? Il a plus de femmes de pin, de petits bergers et de soldats de plomb, que le plus gâté de nos enfants uniques. Qui a planté le mai? C'est une jeune fille dont dépend notre bonheur à tous.—Ohé! la! la! tournons pour la jeune fille.

Qui a planté le mai? Il rendra le sourire meilleur, les causeries moins malignes et le voisinage plus chrétien. Qui a planté le mai? C'est une jeune fille qu'on nomme "Nouvelle Année."—Ohé! la! la! tournons pour la jeune fille.

Et puis, quelques jours après, c'est la grande fête des Rois Mages, qui s'en vont de maison en maison, avec leurs costumes constellés de papier doré, leurs couronnes royales et leurs sceptres, annoncer la naissance du Sauveur du monde:

Nous sommes trois, souverains princes de l'Orient,
Qui voyageons dans ces provinces de l'Occident
Pour adorer le Roi des rois
Dans sa naissance.

C'est ainsi que chantent Melchior, Gaspard et Balthazar, tandis que Hérode, resté à la porte, fait son entrée et se promène autour de la salle, en brandissant son sceptre et en répondant:

Je ne crois pas qu'il y ait dans ces pays
De roi qui passe par-dessus moi... *

Et le vieux repas de famille donc, où trône, majestueux dans sa croûte dorée, le gâteau qui contient dans ses flancs la fève tant désirée... Qui le sort va-t-il favoriser? Dans quel morceau se cache-t-elle, la bienheureuse fève?

—La voilà! s'écrie tout à coup une voix triomphante.

Et aussitôt les verres se lèvent; la joie éclate sur tous les visages... Vive le roi de la fève!...

Elle est allée au tout petit, à celui qui sait à peine parler, pour rendre la joie plus vive et plus complète.

Et chacun d'applaudir, d'approcher son verre du sien, de l'embrasser.

Puis, tandis qu'il prend son rôle au sérieux, qu'il se redresse, tout fier de sa dignité et de son importance, le père et la mère pleurent de joie au bout de la table, à la vue de ce tableau charmant de bonheur domestique.

Oh! ces vieilles fêtes de famille; Oh! cette joie exquise et pure de nos premières années!...

J. B. CHATRIAN,

Bruxelles (Belgique), 1891.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

UN MOT A JEAN PLEURE

Mon cher ami.

LE MONDE ILLUSTRÉ du 5 décembre dernier a favorisé ses lecteurs d'un de ces élégants badinages qui vous sont coutumiers; un article poivre et sel.

Votre style a quelque peine à pénétrer dans les rudes régions du nord; les fleurs, écloses en votre cabinet d'étude chaud et capitonné, craignent l'aridité de nos montagnes et la froidure de nos hivers; ne soyez donc pas surpris, Jean, que je vienne un peu tard vous rappeler cette bluette.

Ridendo dicere verum quid vetat? Vous avez dit la même chose en français, Jean; et la phrase en est si harmonieuse et d'un rythme si doux, que le dépit me fait recourir au latin. "En badinant on en dit long."—phrase profonde et réjouissante! d'ailleurs, tous vos dires, et je ne vous en aime que plus, ô mon Jean!—tous vos dires sont "vérité pure, chaste et une." Vous prenez Jean Rit dans votre nacelle, vous parlez pour lui, et les nez décriés, et les excentricités divulguées et les défauts abracadabrants dont votre frère nous a régales en deviennent plus divertissants. Tout est vrai, "votre rire est éloquent," et vous êtes en vos gaies esquisses les gens les plus graves du monde. Donc l'esprit, qu'en l'occurrence dernière vous dépensez à plaisanter mon pauvre article, a un motif sérieux pour se produire. Certaines idées sur la critique des jeunes ne vous plaisent point; il se peut que vous ayez raison, Jean; il se peut que je n'aie point tort. Vos remarques soulèvent une question digne de discussion.

Aujourd'hui, je veux ne vous dire qu'un mot.

Devant le public du MONDE ILLUSTRÉ qui pour son bonheur, n'a pas lu l'article dont vous vous plaignez, vous faites dire à votre serviteur des choses auxquelles il n'a jamais pensé; il n'a pas écrit dans le *Glaneur* ce que vous lui attribuez dans le MONDE ILLUSTRÉ. Lisez mieux, Jean; vos yeux s'usent peut-être à suivre l'ingénieux tracé de la règle et du compas; portez lunette, mon cher. La plume, que vos conseils ont souvent dirigée, n'a jamais touché, fût-ce du bout de ses barbes et le plus légèrement, aux "riens du tout rimés" de M. René Lemay; Apollon m'en garde! elle n'a jamais désiré "l'éreintement" des jeunes; jamais elle n'a demandé pour leurs œuvres la "critique qui blesse et décourage." L'article incriminé étant fort éloigné de ces idées, on n'a même pas la consolation de supposer une simple erreur de votre part. Vous êtes mon ami intime Jean, mais vous n'avez pas le droit de penser pour moi; mes pensées sont pauvres sans doute, mais je m'en contente et vous prie de ne me point prêter les vôtres. Si vous voulez contredire l'écrit en question, daignez l'attaquer tel que le *Glaneur* l'a publié pour le plus grand supplice de ses lecteurs, et non tel que le fait votre imagination qui aime à me prêter des absurdités faciles à réfuter; alors, nous discuterons.

Quant au *négre* et à l'allusion... O Jean, pourquoi, ayant dès le début montré tant d'humilité au profit de M. Lemay et de ses "riens du tout" pourquoi l'insultez-vous? La caverne de Camora était aussi sombre que la nuit... Ossian lui en a-t-il fait un reproche? Vous êtes cruel, ô Jean!

Avant de laisser le chroniqueur, je dois à l'ami un mot consolant. Vous avez éprouvé une déception, pauvre ami! c'est vous qui nous le dites: "pour relever des fautes, il faut en trouver, et c'est en vain que j'en ai cherché sous votre plume." Consoloz vous, mon Jean. Vous n'avez pas trouvé, mais vous avez cherché; vous avez en cela fait votre possible; aucun reproche ne peut vous être fait, vous avez bien mérité de l'amitié, le succès n'a pas couronné vos efforts, mais vous avez cherché: tout est là. Consoloz vous.

... "Dieu bénit l'homme non pour avoir trouvé, mais pour avoir cherché." Ne croyez pas votre jugement littéraire en défaut, parce que vous pensez ne pas avoir vu de fautes là où elles pullulent; consoloz-vous... car je vais vous dire un grand secret ignoré de vous seul: c'est souvent votre indulgence qui juge les œuvres de vos amis, parmi lesquels vous avez eu jusqu'à ce jour la bonté de compter votre dévoué—DENIS RUTHBAN.

NOS GRANDES ENTREPRISES NATIONALES

LE TUNNEL SOUS LA RIVIÈRE SAINTE-CLAIRE

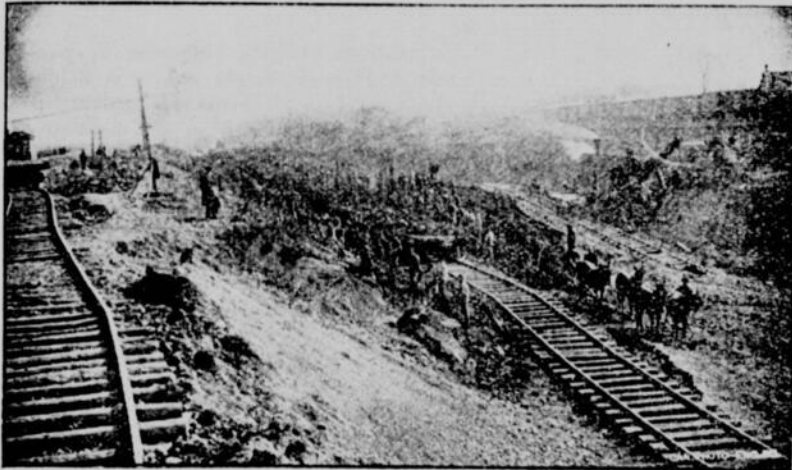
Pour un jeune pays comme est le nôtre, chacun ne peut manquer d'admirer avec quel succès rapide nous avons déjà réussi à accomplir et perfectionner de grands travaux publics qui font l'étonnement des visiteurs eux-mêmes qui nous viennent de la vieille Europe, et encore de nos bons voisins les Yankees, ces rois de l'art des ingénieurs en notre fin de siècle.

Pour ne mentionner que quelques unes en passant des grandes entreprises nationales qui ont imprimé jusqu'ici un cachet de civilisation avancée à notre jeune existence, citons d'abord les ponts magnifiques que, à quatre ou cinq endroits déjà, nos ingénieurs ont jeté pardessus le Saint-Laurent : à Montréal, à Lachine, à Valleyfield et à Niagara. Bientôt, un autre de ces géants à Longueuil, et un sixième à Québec, feront voir que le St-Laurent, dans ses proportions si vastes, n'est plus un obstacle à notre libre circulation à travers l'immense territoire dont la bonté du Créateur a fait notre héritage magnifique, à nous, peuple du Canada.

Et la construction du chemin de fer Canadien du Pacifique, au milieu d'obstacles sans nombre et de difficultés de toute espèce, n'a-t-elle pas fait et ne fait-elle point encore l'admiration la plus sincère des peuples civilisés ?

Le syndicat de la Compagnie du Pacifique, qui a su mener à bonne fin l'entreprise de cette grande et royale voie transcontinentale, a immortalisé ses travaux.

La Compagnie du Grand Tronc, sa digne rivale, n'a pas voulu être en reste de succès avec lui. Et si l'œuvre qu'elle a accomplie est d'une moins grande envergure, elle n'en reste pas moins comme un véritable prodige de



TRAVAUX D'EXCAVATION

chée qui conduit au tunnel se mesure un espace de 1,729 pieds du côté des Etats-Unis et de 2,006 pieds du côté du Canada. La longueur de cette tranchée est de 2,487 pieds du côté des Etats-Unis, et de 3,116 pieds du côté du Canada.

L'étendue, sous le lit de la rivière, atteint 2,290 pieds. Le tunnel est un parfait demi-cercle de dix-neuf pieds de diamètre, blindé en fer solide. La voie ferrée est large de onze pieds, et à l'embouchure du tunnel elle se trouve sise à cinquante pieds de profondeur.

L'inclinaison, à chaque bout du tunnel, est de 105.60 par mille. Le système des boucliers tel qu'adopté sur les plans de l'ingénieur en chef Hobson pour les travaux du tunnel Sainte-Claire est le même qui fut employé pour le percement du second tunnel sous la Tamise, à Londres, Angleterre, en 1868, et pour celui du tunnel de la rue Broadway, à New-York.

Ce mode de travaux fut proposé par l'éminent ingénieur après une foule d'expériences et de tâtonnements qui le révélèrent comme le plus praticable et celui qui offrait le plus de sécurité.

Le coût total de cette vaste entreprise atteindra près de trois millions de piastres, en déduction duquel le gouvernement fédéral du Canada a accordé à la compagnie un subside de \$375 000.

Le tunnel pourra donner passage à six convois de vingt-six wagons de fret, à l'heure : c'est plus qu'il ne faut pour se faire quatre fois au trafic pourtant considérable (mille wagons) par jour qui passe là.

La ventilation est fournie par deux instruments très puissants, chacun d'une capacité de mille pieds cubes d'air à la minute. Les 1,800,000 pieds cubes d'air que contient le tunnel peuvent être renouvelés par ces instruments en quarante-cinq minutes. Il est facile de voir qu'il ne sera pas du tout nécessaire de faire fonctionner continuellement ces puissants appareils, dans toute leur force, pour entretenir l'atmosphère du tunnel, d'une manière parfaitement suffisante, libre de gaz et de fumée.

Tout comme la construction, l'aménagement a été jugé parfait par les connaisseurs, et l'entreprise dans son ensemble a rencontré l'approbation générale.

Le MONDE ILLUSTRÉ devait à ses lecteurs de la leur faire connaître au moins sommairement.

C'est ce que nous avons voulu tenter.

JULFES SAINT-ELME.



ENTRÉE DU TUNNEL

l'art des ingénieurs sur notre continent nord-américain. Je veux parler du nouveau tunnel sous la rivière Sainte-Claire, inauguré par le Grand-Tronc, en ces mois derniers.

Il y avait là à traverser encore une fois l^e fleuve Saint-Laurent— sous un autre nom—entre Sarnia, province d'Ontario, sur notre frontière canadienne, et Port Huron, Etat de Michigan, dans les Etats-Unis.

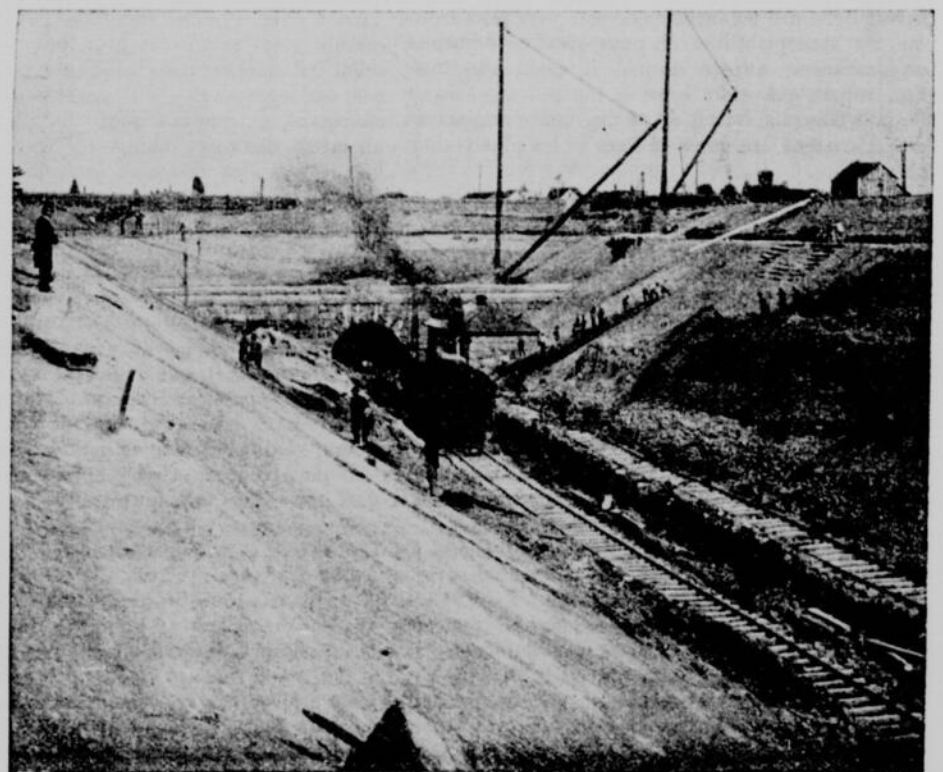
Un énorme bateau passager faisait ce difficile et périlleux service ; mais malgré tout que d'empêchements, que de retards, que de pertes au commerce, d'ennuis pour les voyageurs lorsqu'arrivait la mauvaise saison. La compagnie du Grand Tronc, qui sait ne rien épargner d'efforts et de travaux pour donner satisfaction à sa nombreuse clientèle du Canada et des Etats-Unis, résolut d'obvier à ces inconvénients, et, sur les avis de son entreprenant président général, sir Henry Tyler, fut résolue la construction du tunnel de la rivière Sainte-Claire. Sous les auspices du Grand Tronc et par les soins de son président, fut formée la compagnie dite "du Tunnel Sainte-Claire."

A peine avait-elle reçu ses lettres patentes de notre gouvernement fédéral, que les travaux commencèrent aussitôt, il y a une trentaine de mois à peine. Ils ont été poussés avec tant d'activité et d'entente, qu'en septembre dernier les trains de fret y circulaient déjà ; l'inauguration a eu lieu peu de temps après cette date, et depuis le 7 décembre dernier, les trains de voyageurs du Grand Tronc et de tous les autres chemins de fer s'y raccordant y circulent régulièrement et tout le trafic y passe.

Le tunnel de la rivière Sainte-Claire est le plus grand tunnel sous-marin de l'Amérique du Nord.

La longueur d'une embouchure à l'autre est de 6,025 pieds anglais ; la longueur totale, y compris les abords, est de 11,628 pieds, soit un peu plus de deux milles.

A compter de la berge de la rivière jusqu'à l'ouverture de la tran-



LES ABORDS DU TUNNEL



LE MATIN DU JOUR DE L'AN — BÉBÉ BAT LE RAPPEL

Grand émoi au réveil : la gent enfantine se trouve armée de pied en cap pour la guerre du bruit et du brouhaha, grâce aux largesses de Santa Claus qui a fait sa visite annuelle la nuit dernière, à travers la cheminée. Bébé Gaston, parmi des instruments de musique—de cacophonie plutôt—de toute espèce, a choisi un tambour sur lequel il tape à bras raccourcis. Vive l'an nouveau ! Mais grand-papa ne l'entend pas de cette oreille. On sent cela rien qu'à la façon dont il subit le concert. Allons, que la vieillesse soit indulgente et surtout patiente. C'est une chose bien entendue, le jour de l'an c'est le règne éphémère des petits.—J. ST-E.

MINUIT

Voici que va sonner "l'heure solennelle." Les minutes filent, puis les secondes ; l'œil anxieux interroge le cadran. Soudain, l'aiguille a marqué : Minuit !

C'est à la fois un trépas et une naissance : une année qui va s'en-évanouir dans les ombres de l'oubli ; une autre qui, resp'endissante et pleine de promesse, fait son apparition ! Insensible à l'année qui disparaît, souriant à l'autre qui s'avance, la Destinée ouvre larges les croisées de son palais à la charmante messagère qui arrive, portée sur l'aile de la brise.

Pas autrement ne fait la belle fille de notre illustration.—J. ST-E.

LORD LYTTON

Lord Lytton, ambassadeur d'Angleterre, à Paris, vient de mourir des suites d'une longue maladie. Ses médecins ne s'attendaient pas, toutefois, à ce dénouement fatal, et lorsque la nouvelle a circulé dans Paris, elle a provoqué un étonnement douloureux. C'est que le défunt avait su conquérir, par l'aménité de son caractère, par la distinction de son esprit, par la sincère affection qu'il portait à la France toute nos sympathies.

Lord Lytton était l'idéal de l'ambassadeur. Il savait défendre les intérêts de son pays sans froisser les susceptibilités du pays, rival en certaines circonstances, auprès duquel il était accrédité. Son esprit, qui était orné de toutes les grâces de l'esprit français, faisait de ce diplomate anglais un des Parisiens les plus raffinés et les plus recherchés.

M. DE GIERS

M. de Giers porte très allégrement ses soixante et onze ans. Il a les favoris et les moustaches court taillés, le menton rasé de très près. Il est de stature moyenne, assez sec ; le geste est calme, l'intonation douce. M. de Giers parle admirablement notre langue. C'est en français qu'il prend des notes personnelles sur son carnet ; c'est en français qu'il correspond avec ses intimes.

Il est né le 20 mai 1820 dans la Russie du Nord. Sa famille est d'origine suédoise, mais est depuis longtemps établie en Finlande.

A 18 ans, M. de Giers sortit du collège de Tzarskoe Selo et entra à la chancellerie impériale comme attaché aux affaires d'Asie. En 1848, il exerça les fonctions diplomatiques du quartier général russe pendant la campagne hongroise ; il va ensuite à Constantinople avec le titre de premier conseiller d'ambassade et en 1859 consul général de Russie près des principautés danubiennes.

Mais nous ne le voyons réellement attaché à une œuvre diplomatique de longue haleine et de nature à faire reconnaître toute sa qualité qu'à

l'âge de quarante cinq ans. Il est alors ministre plénipotentiaire en Perse. Il reste à ce poste jusqu'en 1880, après avoir donné tous ses soins à la mise en échec de l'influence anglaise à la cour du shah. Il réussit à merveille. Après des missions assez courtes à Berne et à Stockholm, le voilà enfin à Saint Pétersbourg en 1875, chef du cabinet des Affaires étrangères.

En 1882, quand le prince Gortchakoff fut mis à la retraite, on se demandait en Russie le nom du diplomate qui lui succéderait à la tête de la chancellerie de par la volonté impériale.

Déjà les esprits étaient divisés à ce sujet. Les uns en tenaient pour l'Allemagne, les autres n'en voulaient entendre parler que pour lui faire la guerre. Ces derniers espéraient qu'Ignatieff serait mis à la tête des affaires extérieures de l'empire, les autres, plus prudents, pensaient à M. de Giers. Ce fut M. de Giers qui fut choisi.

La Russie en était alors à la période d'attente, d'expectative et de réserves ; le jour où le tsar a dévoilé le fond de sa pensée et donné une brusque direction à sa politique dans le sens préféré par les hommes qui avaient eu toute sa sympathie personnelle, comme Katkoff, M. de Giers n'a eu qu'à exécuter ses ordres avec ponctualité, comme il les avait exécutés la veille, ce qui permet de dire qu'on fut injuste à son égard quand on l'accusait de sympathies pour l'Allemagne.

LES ROSES DE CAN-BIERK

LÉGENDE IRLANDAISE

Pendant un voyage que je fis en Europe avec de mes amis, il y a quelques années, nous étions passés en Irlande, et nous nous trouvions à Cork, un dimanche. Tout le monde sait que les sujets de la reine Victoria ont le respect du dimanche, et que catholiques et protestants se gardent bien d'enfreindre la loi qui interdit tout travail et toute œuvre servile. Nous n'aurions donc pas même trouvé, ce jour-là, un guide pour nous faire visiter la campagne.

L'après midi, comme nous sortions de la cathédrale, il nous prit envie de quitter la ville et de nous promener au gré de notre fantaisie. Nous suivions donc la première route qui se présente devant nous, marchant gaiement comme des écoliers en vacance.

Nous allions toujours devant nous, quand nous aperçûmes les ruines d'un château ; tout autour se groupaient de jolies maisons dont les toits reluisaient au soleil couchant. C'était un but qui s'offrait à nous, et nous voulûmes l'atteindre. Mais comme nous touchions à la première maison, le soleil baissait, et nous allions retourner sur nos pas, car le paysage, d'ailleurs, n'avait rien de bien charmant, lorsque mon ami me fit remarquer dans un jardin des roses blanches tachetées d'un rouge vif. J'aime les fleurs, et ces jolies roses me tentaient ; peut-être aurais-je enjambé la haie qui me séparait d'elles, lorsque le propriétaire du jardin parut, s'avançant de notre côté. Il eut été ridicule de ne pas l'attendre. Il s'arrêta, la haie nous séparant, et je lui avouai en riant que j'étais là pour admirer ses roses.

—Je vois, à l'accent avec lequel vous parlez anglais, me dit-il, que vous êtes étrangers. Il y a sur cette espèce de roses une tradition qui reste dans le pays depuis l'année 1587. Veuillez, messieurs, venir chez moi, et je vous la raconterai.

Nous acceptons avec empressement, et l'Irlandais nous offre une hospitalité digne des montagnards écossais. Il nous apprit que nous étions à Can-Bierk, et voici comment il nous conta la légende des roses :

—On sait que la malheureuse Marie Stuart avant d'être livrée au bourreau, fut promenée par un ennemi Elizabeth, de château en château.

—Un soir de l'année 1587, le comte et la comtesse de Can-Bierk étaient seuls dans la grande salle du château : il faisait un temps affreux ; le vent tordait les grands chênes et le chien de la comtesse hurlait plaintivement. Il y avait dans l'air comme le pressentiment d'un malheur.

—Tout à coup trois grands coups se firent en-

tendre au dehors ; un serviteur s'étant approché de la poterne revint dire au comte :

—Des hommes armés entourant une voiture, demandent, au nom de la reine d'Angleterre, à entrer dans le château.

—La comtesse pâlit ; mais le comte dit :

—Qu'on obéisse.

Trois nouveaux coups se firent encore entendre. Le serviteur sortit, et les gonds de fer de la porte roulèrent avec un bruit sourd. Aussitôt dix cavaliers et une voiture attelée de trois chevaux se précipitèrent dans la cour. Le comte était descendu malgré la pluie, et s'étant approché de la voiture, il s'adressa en ces termes aux chefs de la troupe :

—Qui amenez vous ici ?

—Marie, qui fut reine d'Ecosse, répondit le cavalier.

Le vieux comte ouvrit la portière et tendit respectueusement la main à une femme en deuil, qui s'appuya sur lui. Un long voile noir cachait sa figure. Elle entra dans la salle et releva son voile, puis s'avançant vers la comtesse, la baisa au front en disant :

—Qui que vous soyez, Dieu vous soit propice, madame, pour l'hospitalité que vous donnez ce soir à l'infortunée Marie.

—Elle n'était plus reine, mais elle portait sur le front la double auréole de la majesté et du malheur.

La comtesse sollicita l'honneur de passer la nuit près de l'illustre voyageuse, mais le chef de l'escorte s'y refusa ; il avait des ordres ; Marie Stuart devait rester seule avec son malheur, seule avec son Dieu. On l'enferma dans une chambre ; et comme ces mesures de précaution ne paraissaient pas encore assez sévères, une sentinelle veilla à sa porte. Dans la nuit on put entendre avec le bruit de l'horloge du château, les pas cadencés du soldat.

La reine ne se coucha pas. Elle resta agenouillée sur un prie-Dieu. Avait-elle le pressentiment que l'heure du supplice approchait ?

Le lendemain, Marie Stuart dut repartir. Le chef de la troupe qui l'avait sous sa garde ouvrit sa chambre. La comtesse s'approcha d'elle, lui baisa respectueusement les mains, et la tradition rapporte que la malheureuse reine lui dit :

—Ma nuit a été bonne.

Marie ne voulut prendre pour toute nourriture que deux petits pains, qu'elle enveloppa dans une nappe blanche. La voiture, les chevaux et les hommes, tout était prêt. Le comte et la comtesse accompagnèrent la reine dans la cour ; là, elle embrassa la comtesse qui pleurait.

—Adieu ! dit-elle, merci, souvenez-vous de Marie Stuart.

Elle allait monter en voiture, quand le comte, un genou à terre, lui demanda :

—N'aurons nous point le bonheur de garder de vous quelque précieux souvenir ?

La reine chercha vainement sur elle quelque chose à donner. Hélas ! le malheur ne lui avait laissé que des larmes. Elle vit alors un rosier blanc et cueillit une rose qu'elle offrit à la comtesse. Mais une épine déchira sa blanche main. Une goutte de sang rougit la rose. Tous les serviteurs du château, en voyant ce sang royal, se mirent à verser des larmes, comme si un pressentiment les oppressait. Et la reine leur dit en souriant :

—Ce n'est rien ; puisse je n'avoir jamais à verser que la seule goutte de sang tombée sur les roses du château Can-Bierk.

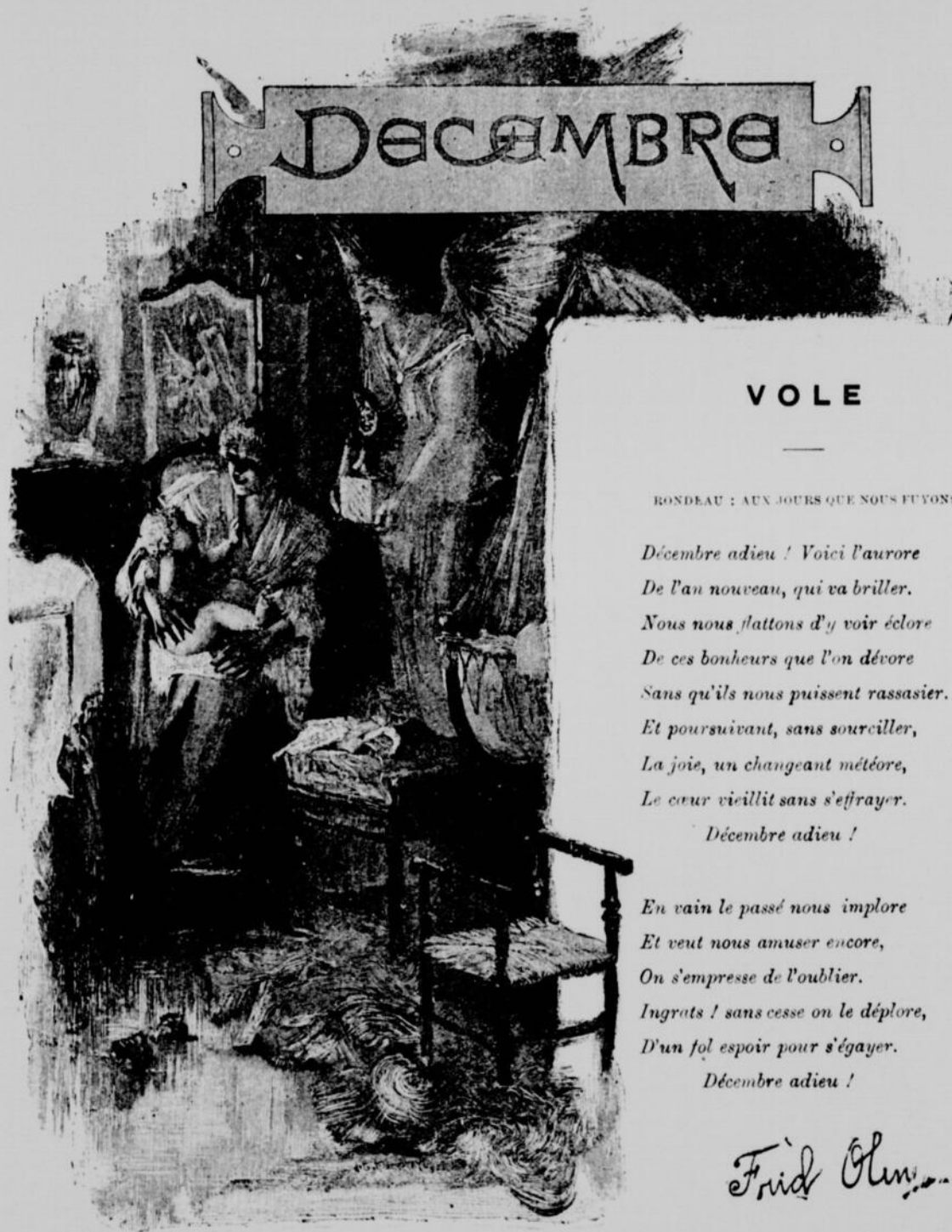
Elle partit ; la tour de Londres et le bourreau l'attendaient... Et depuis le jour où la noble tête de l'illustre et sainte victime tomba sous la hache, les roses blanches de Can-Bierk se sont liserées de pourpre ; le sang de la reine qui avait rougi l'une d'elles, a reparu et reparaitra dans toutes les générations des rosiers...

Cette tradition ne vous semble-t-elle pas charmante ?

ALONZO.

Levis, 1891.

Un jeune homme qui n'admire pas n'est pas jeune.—ERNEST LEGOUVÉ.



VOLE

RONDEAU : AUX JOURS QUE NOUS FUYONS

*Décembre adieu ! Voici l'aurore
De l'an nouveau, qui va briller.
Nous nous flattons d'y voir éclore
De ces bonheurs que l'on dévore
Sans qu'ils nous puissent rassasier.
Et poursuivant, sans sourciller,
La joie, un changeant météore,
Le cœur vieillit sans s'effrayer.
Décembre adieu !*

*En vain le passé nous implore
Et veut nous amuser encore,
On s'empresse de l'oublier.
Ingrats ! sans cesse on le déplore,
D'un fol espoir pour s'égayer.
Décembre adieu !*

Fridt Olufsen

DECEMBRE ADIEU !

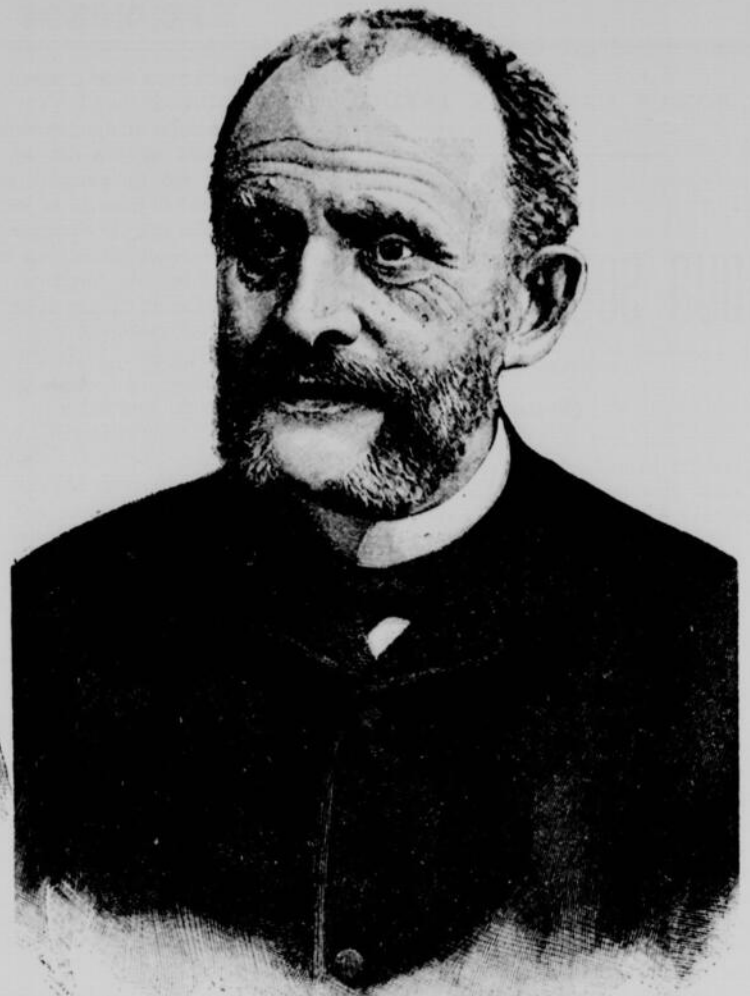


BIENVENUE A 1892

MINUIT



LORD LYTTON, AMBASSADEUR ANGLAIS A PARIS, DÉCÉDÉ



M. DE GIERS, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES EN RUSSIE



LE JOUR DE L'AN AU MATIN. — BÉBÉ BAT LE RAPPEL

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

— Ces deux enfants, continua l'étranger, étaient pour ainsi dire ma seule famille. Il fallait aller les chercher au plus tôt. Je partis pour New-York. Avant même d'aller à mon hôtel, je courus à l'hôpital où mes neveux avaient été recueillis. Par suite d'une négligence inexplicable, on put à peine me dire le nom des deux familles qui avaient adopté mes neveux. Jugez de mon désespoir. Pendant des années entières je fis des recherches, et je commençais à désespérer de jamais les revoir, lorsque ces jours derniers, je reçus de l'hôpital une lettre m'annonçant qu'on venait de recevoir d'une dame une lettre demandant des renseignements sur un enfant qui n'était autre que l'un de ceux par moi cherchés.

Je ne me suis pas trompé, n'est-ce pas madame ? L'enfant que vous avez adopté était bien échappé au naufrage du *Northern Star* ? Il n'y avait, paraît-il, que ces deux bébés.

— Oui, monsieur, fit Mme Rosewood. Il n'y a pas d'erreur possible. C'est bien le nom du bateau. Quant au père de l'enfant, on m'a dit qu'il s'appelait Turper.

— C'est bien cela.

— C'est le 18 mai 1870 que j'ai adopté cet enfant. Je n'oublierai jamais cette date.

— Tout cela concorde parfaitement avec les renseignements que j'ai reçus.

— Il n'y a donc aucun doute de ce côté là. Et pour la fille savez-vous où est allée la famille qui l'a adoptée ?

— Non, j'ai le regret de vous l'avouer. Mon mari et moi, nous étions si fiers d'avoir un enfant que nous nous sommes hâtés de l'emporter, comme des voleurs emportent un trésor, sans se préoccuper d'où il vient, et cherchant au contraire à cacher son origine. Excusez, monsieur, cet égoïsme qui vous a causé tant de tracas et qui probablement vous en causera encore beaucoup.

— Oh ! madame, c'est moi seul qui suis à blâmer dans cette affaire. Si j'avais envoyé régulièrement des nouvelles à ma famille, cela ne serait pas arrivé. En attendant, réjouissons-nous d'avoir retrouvé notre garçon ; plus tard, nous retrouverons peut-être la fille. Vous disiez donc, madame, qu'Alfred est parti sans doute pour peu de temps, et je le verrai bientôt.

— Oui, je l'espère ; certainement fit Mme Rosewood après un moment d'hésitation.

— Que voulez-vous dire ?

— Ma foi, monsieur, après ce que vous venez de me dire, sachant les droits que vous avez sur Alfred, je n'ai rien à vous cacher ; je vous dois la vérité tout entière. Alfred vient de partir hier en enlevant une jeune fille.

— Ah ! mon Dieu !

— Je vous assure, monsieur, qu'il n'y a nullement de notre faute, à mon mari et à moi. Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour détourner Alfred de ces idées de mariage. Quelle fatalité ! Si vous étiez venu un jour plus tôt, tout cela ne serait pas arrivé.

— Il n'y a nullement de votre faute là-dedans. Mais, dites-moi, cette demoiselle est-elle au moins d'une famille honorable ?

— Oh ! oui, monsieur, très honorable, et cette jeune fille est belle et riche encore par-dessus le marché.

M. Wright, c'était le nom du visiteur, respira plus librement.

— Dans ce cas-là, je ne crois pas qu'il y ait lieu de tant se désoler.

— Si vous êtes content, tout va bien.

— Certainement, j'aurais préféré connaître d'avance celle qu'épouse mon neveu, mais après ce que vous m'avez dit, et puisqu'ils s'aimaient, le mieux est de prendre son parti de la situation. Quel est le nom de la jeune fille ?

— Marguerite Spencer.

— Spencer, mais c'est le nom de la famille qui a adopté la sœur d'Alfred.

— Mon Dieu, serait-ce possible ? fit Mme Rosewood effrayée.

— Une simple similitude de noms, sans doute, cette famille Spencer a-t-elle beaucoup d'enfants ?

— Non, une seule.

Un soupçon terrible venait de traverser l'esprit de Mme Rosewood. Elle se représentait maintenant cette ressemblance qui existait entre Marguerite et Alfred et qui l'avait tant frappée. Si cette ressemblance n'était pas l'effet du hasard ? Si elle était le résultat de la parenté ? Marguerite pouvait n'être que la fille adoptive de M. et Mme Spencer. Qu'en pouvait-on savoir ? le fait est qu'elle ne ressemblait ni à l'un ni à l'autre, pas plus qu'Alfred ne leur ressemblait à elle et à son mari. Et pourtant, tout le monde le prenait pour leur fils. Ne pouvait-il pas en être de même pour Marguerite ?

Tandis qu'elle pensait à tout cela, elle sentait croître une grande épouvante au fond de son cœur.

— Monsieur, dit elle enfin, il n'y a qu'un moyen de sortir de nos perplexités, c'est de nous adresser à Mme Spencer.

— Il n'y a pas à tarder, dit M. Wright, allons-y tout de suite, si vous le voulez bien.

XVII

LE FRÈRE ET LA SŒUR

Dès les premières questions que M. Wright lui posa, Mme Spencer se troubla.

— Oui, murmura-t-elle, Marguerite n'est que ma fille adoptive. Tous les détails que vous me donnez me confirment dans l'opinion qu'elle est bien votre nièce.

Mme Rosewood poussa un cri.

— Et Alfred est son frère ! Et ils l'ignorent, ils s'aiment. Ils vont se marier. Pas moyen de les en empêcher. Mon Dieu ! c'est terrible.

Les deux femmes faillirent s'évanouir.

Que faire ?

M. Wright s'empressa de faire appeler M. Spencer et M. Rosewood.

En quelques mots on les mit au courant de la situation ; puis tout le monde commença à délibérer d'une manière aussi calme que le comportaient les circonstances.

Les femmes se désespéraient.

Il était trop tard. Les jeunes gens étaient arrivés hier soir à Saint-Jean. S'ils avaient eu des difficultés pour s'y marier immédiatement, ce qui était même probable, ils avaient dû partir immédiatement pour les États-Unis. Dans quelle ville ?

Mme Spencer se rappela que sa fille Marguerite avait à Saint-Jean une amie de couvent dont elle lui avait souvent parlé et avec qui elle était très liée. Peut-être avait elle eu l'idée d'aller la voir. A tout hasard, il fallait lui expédier une dépêche télégraphique.

La réponse arriva une demi heure après :

— Mlle Marguerite est arrivée chez moi hier soir ; elle a passé la nuit à la maison ; elle est partie ce matin pour Boston.

Un nouvel échange de plusieurs messages n'apprit rien de nouveau.

Il n'était même pas bien sûr que Boston fût le but du voyage d'Alfred.

On expliqua alors à cette amie toutes les circonstances de l'affaire, en la priant de mettre tout en œuvre pour faire connaître à Alfred et à Marguerite les liens de parenté qui les unissaient et empêcher ce mariage.

L'amie télégraphia plus tard. Elle s'était bien assurée que les jeunes gens avaient pris un billet pour Boston. Elle avait télégraphié au chef de gare de cette ville d'arrêter les deux voyageurs et de leur communiquer les motifs qui les empêchaient de se marier. Le cas était trop grave

pour que le chef de gare n'y fit pas attention. Pour plus de sûreté, elle allait partir en personne, pour Boston, dès le soir même.

Ce télégramme donna un peu de tranquillité aux parents désolés.

M. Wright résolut de partir, dès le lendemain matin, pour Saint-Jean.

La traversée des caps Traverse et Tourmentine fut rapide, favorisée par un temps superbe pour la saison. Cependant, M. Wright la trouva longue.

Arrivé à Saint-Jean, il eut à peine le temps de courir à la gare pour prendre le train de Boston.

Il s'était assis mélancoliquement sur un banc, tout entier à ses pensées sombres et à ses craintes, lorsqu'une conversation qui avait lieu sur le banc voisin attira son attention.

— Vous savez, disait un gros homme, il y a eu hier, un grand déraillement sur la ligne de Saint-Jean à Boston.

— Oui, je sais répondit l'interlocuteur ; il y a eu, paraît-il, bon nombre de tués et de blessés.

A ces mots M. Wright tressaillit. Après quelques questions, il acquit la certitude que le train jeté hors la voie était bien celui qu'avaient pris Alfred et Marguerite.

Que faire ? Il n'osait pas s'arrêter à la pensée qu'Alfred et Marguerite étaient parmi les morts, mais ils pouvaient être parmi les blessés. Le plus prudent était donc de se rendre au lieu de l'accident.

A peine descendu du train, il se trouva en face d'une demoiselle qui s'adressa simplement à lui.

— C'est bien vous, M. Wright ?

— Oui, Mlle et vous, vous êtes Mlle Bery n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, je vous attendais.

— Ah ! Eh, bien, quelles sont les nouvelles ?

— Hélas, monsieur, rien de positif. Vous savez le déraillement, qui a eu lieu hier. Eh bien, en l'apprenant moi-même, j'ai fait comme vous, je me suis arrêtée ici, et je me suis mis immédiatement à la recherche.

— Et vous avez quelques indices ?

— Hélas, non.

— Mon Dieu ! vous m'épouvantez. Seraient-ils morts, ou blessés ?

— Non, vous pouvez être tranquilles de ce côté-là.

Ils ne sont ni parmi les morts ni parmi les blessés, j'en suis certaine, car ces derniers ont été retenus ici. Ils ne se trouvaient pas non plus parmi les voyageurs, qui sont retournés à Boston. L'administration du chemin de fer a eu le soin de prendre les noms des uns et des autres, et ceux d'Alfred et de Marguerite ne se trouvent pas sur la liste.

— Mais alors que pensez-vous de tout cela ?

— Je pense que, ne désirant ne pas laisser de traces de leur passage, ils se sont échappés au plus vite.

— Dans ce cas, quelqu'un doit les avoir vus, et s'ils sont partis de la ville ils ont dû partir en voiture. Il y a sans doute ici une remise de voiture de louage. Allons y voir sans tarder.

Le premier passant qu'ils rencontrèrent les renseigna à ce sujet.

Ils coururent à la remise.

Un homme était occupé à dételé les chevaux d'une voiture qui venait d'arriver. M. Wright l'aborda :

— N'avez-vous pas vu un jeune homme et une jeune fille, deux étrangers ? Ils ont dû prendre une voiture dans votre remise hier soir ou ce matin.

L'homme hésita avant de répondre.

M. Wright s'aperçut de son hésitation ; il était sûr d'être sur la voie.

— Mon brave homme, lui dit-il, si vous savez où ils sont, vous pouvez encore empêcher un grand malheur qui frapperait à la fois deux familles.

Et comme l'homme ouvrait la bouche d'étonnement, en deux mots il lui conta l'histoire.

— J'avais promis de ne rien dire, mais puisqu'il en est ainsi, mon silence serait criminel et j'aurais à me reprocher toute ma vie.

— Ah ! vous savez donc où sont ces deux jeunes gens.

LOUIS TESSON.

A suivre



Quirino saisit Moralès par le collet de son vêtement, et l'arracha de la voiture

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 2 JANVIER 1892

CARMEN

PREMIERE PARTIE

XXI

LA DERNIÈRE HEURE

"Une heureuse traversée, par le plus beau temps du monde, avec des vents toujours favorables, et dans quelques mois le seigneur don Guzman Moralès y Talipano, beau frère du chevalier, Tancrède de Najac, enseigne de vaisseau de S. M. le roi Louis XV, débarquera sur la terre de France avec un nom sonore et des poches agréablement lestées de doublons ! Ah ! caramba ! je crois que ce cher don Guzman mènera dans l'avenir une assez gaillarde existence... surtout lorsque Carmen n'aura rendu les mille piastres qu'elle me doit !... Ce sera le noyau d'un petit magot naissant que je me promets bien d'arrondir !..."

Mis en gaieté par ces idées riantes et par ces agréables perspectives, Moralès se mit à fredonner

au bout des lèvres un vieux pont-neuf qui courait les rues de Paris quelques années auparavant, et qui faisait partie, avec beaucoup d'autres rapsodies de la même force, de son menu bagage de chanteur ambulant :

Monnaie,
Monnaie,
Il n'est pas, sans toi, de bonheur !
Tout homme
Te nomme
Un vrai brevet de grand seigneur !...

"Et c'est ma foi bien vrai, cela ! pensa le gitano, après avoir orné de quelques fioritures murmurées à demi voix les dernières syllabes du dernier vers.

Le riche
Sa fiche
Des tracas et des mauvais jours !...
Sans cesse,
S'empresse
Sur ses pas le dieu des amours !...

Moralès se sourit anacréontiquement à lui-même, et frappa sur ses poches d'où il s'échappa tout aussitôt un murmure argentin. Il semblait se dire :

"Une fois en France, Cupidon, le dieu des amours, deviendra mon dieu favori et ne saurait, en bonne conscience, manquer de me protéger." Après cette réflexion, il continua :

En course,
Sa bourse
Se gonfle au lieu de s'aplatir !
Aucune
Fortune,
Pour lui, ne manque d'aboutir

"Eh ! c'est là justement ce qui m'arrivera ! dit-il presque à voix haute en s'interrompant. On pourrait croire que ce pont-neuf a été composé exprès pour moi, et qu'il renferme de point en point mon horoscope, caramba ! Et il poursuivit :

Bouteille
Vermeille
En son cellier point ne tarit !
Et fille
Gentille
Tout à belles dents lui sourit !

Sans nul doute, si Moralès se fût trouvé seul sur le quai de la Havane un siècle plus tard, c'est-à-dire en l'an de grâce 1870, il se serait mis à chanter de bien bon cœur, pour faire suite à ce dernier couplet, les vers trop connus d'un opéra célèbre entre tous :

Le vin, le vin, le vin, le jeu, les belles,
Voilà, voilà, voilà, mes seuls amours !...
Au plaisir seul, au plaisir seul, fidèles,
Consacrons lui, consacrons-lui, nos jours !...

Mais 1770 *Robert le Diable* n'existait qu'à l'état de légende, et M. Eugène Scribe n'avait pas encore mis au monde, pour la grande gloire du maestro Giacomo Meyerbeer, la poésie dont nous venons de reproduire un échantillon.

Moralès fut donc obligé de se contenter du refrain de sa chanson :

Monnaie,
Monnaie
Il n'est pas, sans toi, de bonheur !
Tout homme
Te nomme
Un vrai brevet de grand seigneur !

Pauvre Moralès ! que fût-il devenu, s'il avait pu deviner ce qui se passait à quelques pas derrière lui, tandis qu'il se promenait sur le quai, tout souriant, tout fredonnant, sous l'abri protecteur de la teinture végétale qui le métamorphosait en nègre, tandis qu'il aspirait à pleins poumons la bonne odeur saline de la mer, et qu'il regardait du coin de l'œil le *Marsouin* se balançant dans le port avec un mouvement oscillatoire d'une irrésistible élégance et d'une gracieuse mollesse !...

Mais ce qu'il ne pouvait voir, nous le voyons, et nous allons le dire.

Dans ses allées et venues réitérées, Moralès avait, à plus d'une reprise, effleuré du pied les jambes à demi-nues d'un cargador étendu tout de son long au soleil, dont son épiderme couleur d'ajacou ne semblait pas sentir les morsures.

Les yeux de ce dormeur s'étaient entr'ouverts au moment où le gitano passait auprès de lui pour la première fois, puis voyant un nègre, ils s'étaient refermés aussitôt.

Mais voici que Moralès se mit à fredonner, nous le savons, la détestable chansonnette que nous venons de reproduire fidèlement.

Il en arrivait au troisième couplet, au moment où il passa pour la quatrième ou cinquième fois auprès du mulâtre endormi.

Ce dernier tressaillit visiblement en entendant la voix du chanteur, si faible et si peu distincte que fût cette voix qui ne dépassait guère l'extrémité des lèvres.

Il attendit que Moralès eût fait quelques pas en avant, puis, baillant vigoureusement et distendant ses bras comme un homme qui s'éveille, il se souleva et quitta sa position horizontale pour s'accroupir sur ses talons en adossant ses épaules au parapet du quai.

Dans cette position, il attachait son regard perçant, un véritable regard d'oiseau de proie, sur le promeneur qui s'éloignait.

"C'est lui ! murmura-t-il après une ou deux secondes d'examen, c'est bien lui !..."

Et comme le gitano, trouvant que sa promenade s'était assez longtemps prolongée, se dirigeait vers l'intérieur de la ville, il se leva et il le suivit, en ayant soin de ne point le perdre de vue un seul instant, tout en prenant la précaution de maintenir toujours une distance de cinquante ou soixante pas entre Moralès qui jouait le rôle du gibier, et lui-même qui représentait le chasseur.

Lorsque l'Espagnol s'arrêtait, le cargador s'arrêtait également, puis tous deux se remettaient en marche à la fois.

Cette lente poursuite dura jusqu'au moment où Moralès, après avoir parcouru dans presque toute sa longueur une rue à peu près déserte, fit halte en face de la petite maison que nous connaissons.

Il tira de sa poche une clef ; il ouvrit la porte, et disparut dans l'intérieur.

"Voilà le gîte !" pensa le cargador, ou plutôt Quirino, car c'était lui ; et il nous semble que l'identité des deux personnages n'a pu paraître un instant douteuse.

L'Indien se choisit un poste d'observation à une faible distance. Il s'étendit le long d'un mur, feignant plus que jamais de dormir d'un profond sommeil, mais les yeux toujours fixés sur la porte par laquelle avait disparu le frère de Carmen.

Nous ne saurions, en vérité, reproduire tout ce qui se passa dans l'esprit du guetteur pendant deux longues heures d'attente, et toutes les questions qu'il s'adressa à lui-même sans pouvoir y répondre...

Que s'était-il passé ?...

Comment Moralès et sa sœur, ce chanteur ambulante et cette baladine, qui si peu de jours auparavant semblaient dans un dénûment tel que Quirino se trouvait riche en comparant sa pauvreté à leur misère, comment ces bohémiens sans feu ni lieu se trouvaient-ils habiter une maison de luxueuse apparence, dans le quartier aristocratique de la Havane ?...

Ceci constituait pour l'Indien la plus indéchiffrable de toutes les énigmes.

Une idée qui ne donnait que trop bien la clef de la situation traversa tout à coup son cerveau et triompha pendant un instant de son impasibilité apparente.

Il grinça des dents et une sorte de frisson convulsif secoua ses membres.

Il connaissait assez Moralès pour le mépriser profondément.

Le misérable ! venait-il de se dire, est capable d'avoir vendu sa sœur ! !

L'Indien, nous le savons, se trompait. Certes, le cas échéant et une occasion favorable se présentant, Moralès n'aurait pas reculé devant cette ignominie suprême ; mais jamais Carmen ne serait devenue complice d'un marché infâme, non par vertu peut-être (sa moralité n'existait pas et ne pouvait pas exister dans des conditions pareilles à celles où la baladine était née et où elle avait vécu), mais par dégoût.

"Ah ! si cela était, ajouta Quirino, la mort de cet homme ne serait pour moi qu'une vengeance trop pâle et trop incomplète !"

Puis il reprit son immobilité et il se replongea dans son sommeil apparent.

Au bout de deux heures, la porte de la petite maison s'ouvrit.

Le cœur de l'Indien cessa de battre.

Peut-être Carmen en personne allait-elle apparaître à son farouche et vindicatif adorateur.

Ce ne fut pas la baladine, ce fut un jeune nègre qui sortit, le *calesero* ou postillon de la volante louée par Bérénice pour le compte de Moralès.

Ce *calesero*, vêtu d'une livrée aux couleurs voyantes, à peu près pareilles à celles que nous avons précédemment décrites à propos du postillon de don José, s'échappait clandestinement du logis pour aller absorber à la taverne la plus voisine quelques gorgées de tafia, la liqueur favorite des pays chauds.

Pour une bouteille de ce breuvage alcoolique, le pauvre diable aurait de grand cœur vendu son âme... à laquelle peut-être il ne croyait guère...

Que voulez-vous ? il faut être indulgent ! Les esclaves noirs ne valent pas beaucoup mieux que les domestiques blancs... Est-ce leur faute ?

Au moment où le nègre, se dandinant sur ses larges pieds plats, chaussés de souliers à boucles d'argent, passa près de Quirino, ce dernier se souleva en imitant, ainsi qu'il l'avait déjà fait sur le quai, les bâillements et les gestes d'un homme qui s'éveille.

"Eh ! camarade, dit-il au *calesero*, dans le patois bizarre des esclaves de l'île de Cuba, où donc allez-vous comme ça ?

—Boire ! répondit laconiquement le jeune nègre.

—Tout seul ?

—Oui...

—C'est bien triste de boire tout seul...

—Non... Le tafia est toujours bon... quand il coule dans mon gosier, je vois le paradis...

—N'importe... à deux, c'est plus gai... au moins l'en peut causer en buvant. Voulez-vous de ma compagnie ?

Le nègre regarda Quirino avec défiance. Le visage cuivré du mulâtre et son costume de cargador ne lui emblaient point sympathiques.

"Eh bien ! voyons... reprit l'Indien, voulez-vous ?

—Qui payera ? demanda le nègre.

—Moi.

—Vrai ?

—Je n'ai qu'une parole, et j'offre de vous régaler...

—Où est l'argent ?

—Tenez, regardez, incrédule que vous êtes ! le voilà..."

Et Quirino tira de sa poche une poignée de menue monnaie, qu'il secoua devant les yeux éblouis du *calesero*.

Un éclair de joie et d'envie passa sur le visage noir de ce dernier.

"Allons ! dit-il pour toute réponse, en prenant le bras de ce riche et généreux cargador qui l'invitait si libéralement.

Au bout de quelques instants, les deux compagnons improvisés entraient ensemble dans l'arrière-salle d'une de ces tavernes situées aux environs du port, et ouvertes jour et nuit pour les matelots étrangers et pour les nègres possesseurs de quelques petites économies qu'ils veulent transformer au plus vite en eau de vie ou en tafia.

Quirino, malgré le dégoût profond qu'en sa qua-

lité d'Indien pur sang il ressentait au contact d'un nègre, s'attabla vis-à-vis du *calesero* et en face d'une bouteille de rhum et de deux verres qui furent remplis et vidés tout aussitôt.

Nous ne ferons point assister nos lecteurs à l'entretien du *demi-sauvage* et de l'esclave. Nous dirons seulement qu'au bout d'une heure, Quirino en savait aussi long que le nègre sur tout ce qui se passait et s'était passé dans l'intérieur de la maison. Il connaissait les nouvelles et sonores appellations de Moralès, ses prétentions aristocratiques, et le mariage de Carmen avec un officier français.

Seulement il ignorait, comme le *calesero* lui-même, que l'ex musicien et les nouveaux époux dussent quitter incessamment la Havane, et, à plus forte raison, que leur départ fût fixé au lendemain.

Nous devons ajouter qu'une convention mystérieuse, dont nous ne tarderons point à connaître les résultats, intervenait entre le faux cargador et le nègre, au moment où ils allaient se séparer.

Le *calesero* reçut à titre de prime une somme de vingt-cinq piastres (qui lui parut représenter à elle seule tous les trésors de la terre), et en outre la promesse d'une somme double à celle-là, lorsqu'il aurait exécuté certains ordres dont il était bien loin de soupçonner lui-même l'importance.

En sortant de la taverne, Quirino ne reprit point le chemin qui conduisait à la maison louée par Moralès. Il se dirigea d'un pas rapide vers la mesure située non loin de la Puerta de Tierra. Il entra dans cette mesure ; il s'y enferma, et n'en sortit plus de la journée.

* *

Le lendemain, nous le savons, était le jour fixé pour le départ du *Marsouin*.

Tancrède, dans la matinée, se rendit à pied sur le port. Il prit un canot, il accosta le navire français, et il demanda au capitaine Lemonnier à quelle heure il devrait arriver à bord, ainsi que sa femme et son beau frère.

"Monsieur le chevalier, répondit le digne Normand, la marée commence à trois heures ; elle doit nous aider à sortir du port, je ferai donc lever l'ancre et orienter mes voiles à trois heures moins un quart. Si vous tenez à ne monter à bord qu'au dernier moment, vous pouvez n'arriver qu'à deux heures et demie ; mais ne vous mettez pas en retard, car malgré mon profond respect pour vous et le vif désir de vous être agréable dont je fais profession, il me serait tout à fait impossible de vous attendre... J'ai grandement hâte de mettre au plus tôt quelques centaines de lieues entre cette pauvre Mlle Annunziata et une ville qui lui rappelle de si douloureux souvenirs..."

—Je vous comprends, capitaine, et je vous approuve de toute mon âme... Soyez d'ailleurs parfaitement tranquille ; moi et les miens nous serons exacts.

—Je l'espère, monsieur le chevalier, et j'ose ajouter que j'y compte..."

Tancrède regagna la terre, et il alla faire ses adieux à ses ex-lôtes, le Breton Eloi Sandric et la dame Yvonne.

Les bonnes gens faillirent tomber tout de leur haut quand le gentilhomme les eut mis au fait, en quelques mots, de la façon originale dont s'était bâclé son mariage.

"Monsieur le chevalier, murmura maître Sandric, je souhaite que le bon Dieu vous donne dans votre ménage tout le bonheur que vous méritez..."

—Je le souhaite comme mon brave homme de mari, dit à son tour dame Yvonne en secouant la tête ; mais dans notre Bretagne on ne se marie point de cette façon, et les mariés ne s'en trouvent pas plus mal..."

—On dirait que vous prévoyez pour l'avenir quelques nuages dans mon ciel conjugal ? fit Tancrède en souriant.

—Que la bonne sainte Anne d'Auray m'en préserve ! répliqua la vieille femme. Mais qu'est-ce que vous voulez, monsieur le chevalier ! je suis comme le recteur de notre paroisse, qui ne trouvait un mariage bon que quand les trois bans avaient été publiés trois dimanches de suite, après le prône, à la grand'messe... et je crois bien qu'il

avait raison, le digne homme... Hélas ! j'ai le cœur bien marié de penser que peut-être il n'est plus de ce monde ! Sa place était marquée depuis longtemps dans le paradis du bon Dieu..."

Tancredi remboursa à dame Yvonne quelques petites sommes avancées pendant sa maladie pour le médecin et les médicaments. Il prit ensuite congé de ces braves gens, qui pleuraient d'attendrissement en songeant que le jeune homme allait revoir la France, leur commune patrie.

"C'est égal ; se dit à elle-même la bonne Bretonne, tandis que M. de Najac s'éloignait, j'avais bien raison de me méfier de cette face de cuivre, de cette mulâtresse damnée ! Un mariage dans lequel une pareille créature a fourré seulement le bout de son nez doit être un mic-mac où le diable lui-même ne se reconnaîtrait pas !..."

Sans approuver la forme triviale et quelque peu inintelligible de cette boutade, nous sommes bien forcés de convenir qu'au fond dame Sandric n'avait pas tout à fait tort, et nous offrons volontiers de parier que nos lecteurs sont de notre avis.

* *

Il était midi passé au moment où Tancredi rejoignit sa femme. Cette dernière avait fait déjà sa toilette de voyage. Elle portait un délicieux costume de fantaisie d'un goût exquis, d'une désinvolture leste et hardie, qui donnait à son adorable visage quelque chose de piquant et de cavalier, et sa taille d'Andalouse la grâce irrésistible et féline d'une taille de Française et de Parisienne.

"Oh ! Carmen, comme vous êtes charmante ainsi ! s'écria Tancredi émerveillé.

— Je le sais bien, mon ami ! répondit la jeune femme avec une expression de coquetterie transcendante. Mais ce n'est pas de cela qu'en ce moment il est question... Avez-vous vu notre capitaine ?

— Je le quitte.

— A quelle heure le départ ?

— Il faut que nous soyons à bord à deux heures et demie, sous peine de voir le *Marsouin* s'éloigner sans nous.

— Avec mes immenses bagages qu'il emporterait ! s'écria Moralès. Mon cher beau-frère, ce serait odieux ! Soyons exacts !...

— Soyons exacts... répéta Carmen.

— Nous sommes prêts... reprit Moralès. J'ai avisé déjà aux moyens de transport... Bérénice est allée retenir un palanquin pour Carmen... Nous irons, vous et moi, dans la volante.

— Parfaitement... répondit Tancredi.

Depuis la veille le gitano était fortement préoccupé d'une idée qui ne laissait pas que de lui causer quelque inquiétude. Il ne pouvait songer à se présenter à bord du *Marsouin* avec son déguisement de nègre ; donc il lui faudrait traverser la ville en plein jour, à visage découvert... C'était grave !

Sans doute il semblait peu vraisemblable que Quirino pût se trouver fatalement sur le passage de Moralès au dernier moment, mais enfin la chose pouvait n'être point absolument impossible... Il y avait une chance sur mille pour que le fait arrivât. Il fallait, autant que possible, annuler cette chance et ne rien abandonner au hasard.

Moralès se dit qu'il atteindrait à peu près certainement ce but en expédiant Carmen dans un palanquin bien fermé dont le regard de Quirino lui-même ne saurait sonder les profondeurs...

Il laisserait prendre à ce palanquin une avance suffisante ; puis il monterait dans la volante avec Tancredi, et le calesero recevrait l'ordre de conduire l'équipage à toute vitesse.

Au milieu des tourbillons de poussière soulevés par le galop impétueux du cheval et par les roues de la volante, comment Quirino pourrait-il reconnaître Moralès ?...

La mauvaise chance disparaissait !

Ce qui fut dit, fut fait très exactement.

A deux heures, Carmen s'installa sous les rideaux du palanquin, qui retombèrent sur elle, et les porteurs, d'un pas lent et régulier, prirent le chemin du port.

A deux heures et quart, Moralès et Tancredi montèrent à leur tour en voiture.

"*Segua !*" cria l'Espagnol au calesero, à qui d'avance il avait fait ses recommandations.

Le nègre enfonça ses éperons dans le ventre du cheval, qui partit au plus impétueux galop, en poussant un hennissement de douleur.

"Ce cheval va s'emporter ! dit Tancredi à Moralès.

— Non... non... répondit ce dernier. Il est jeune et plein d'ardeur, voilà tout... Le calesero est un garçon adroit qui connaît son affaire... Aucun danger, cher beau-frère... aucun danger !..."

Et il ajouta tout bas, avec un soupir d'immense soulagement :

"Dans dix minutes, je n'aurai plus peur de Quirino !..."

XXV

UN DUEL ÉTRANGE

Cependant le cheval redoublait de vitesse, il galopait avec une sorte de frénésie ; ses bonds impétueux et désordonnés ébranlaient la volante, il soulevait dans sa course folle des tourbillons de poussière pareils aux nuages qui, dans l'*Illiade*, enveloppent les dieux à de certains moments solennels et les cachent aux regards des hommes.

"A la bonne heure ! se disait joyeusement Moralès, on est secoué, mais on marche ! Voilà un brave cheval, et ce calesero est un bon nègre ! Si tout à l'heure je trouve au fond de ma poche quelques réaux, peut-être me déciderai-je à les lui donner..."

Tancredi éprouvait une certaine inquiétude en voyant l'allure extravagante de l'équipage ; mais il se taisait, dans la crainte de paraître timide outre mesure à son beau-frère.

Moralès se frottait les mains et avalait la poussière avec une indicible satisfaction.

Mais voici que la volante atteignit un carrefour où deux rues, en se croisant, formaient un angle aigu.

La rue de gauche aboutissait au port.

La rue de droite conduisait en ligne directe à la Puerta Tierra.

"*A la izquierda !*" dit Moralès au calesero.

Cet ordre ne fut point exécuté. Le cheval, au lieu de tourner à gauche, s'élança dans la rue de droite, en dévorant l'espace comme le fantastique courrier de Lénore.

A suivre

MALADIE DU FOIE

Les personnes atteintes de cette maladie ont d'horribles douleurs dans les côtés, un goût désagréable dans la bouche, les voies digestives sont dérangées, la langue est chargée ; les maux d'estomac et de tête les tourmentent, de plus elles ont souvent une toux sèche, la peau jaune ; elles ont froid aux pieds et aux mains la plus part du temps ; enfin elles souffrent de perte d'appétit, nausées, etc. Les Pilules ANTI-BILIEUSES du Dr Ed. Morin, agissent très bien sur les voies digestives et font disparaître toutes les douleurs ci-dessus mentionnées. S'obtiennent dans les principales pharmacies.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

Grande Liquidation

— DE —

MARCHANDISES

POUR

ETRENNES !

Ces étrennes ne consistent pas en objets de fantaisie et de luxe qui ne servent que d'ornements, les nôtres sont de nécessité absolue et elle ont le très grand avantage de coûter 50 POUR CENT de moins qu'en temps de vente ordinaire.

C'est tel que nous le disons. C'est formel. Nos prix sont considérablement réduits pour tout le temps des fêtes. 40, 50, 60 POUR CENT et plus de réduction.

En un mot nous faisons une grande vente à bon marché.

POUR ETRENNES

Gants de kid doublés pour hommes et pour dames, 60 douzaines de tous genres et de toutes qualités formant un mélange en un seul lot dans lequel vous pouvez faire votre choix à

75 CENTS LA PAIRE

Ces gants ont coûté jusqu'à \$1.75.

Gants de kid pour dames, assortis de couleur, au bas prix de 50 cents, valeur réelle \$1.25.

Gants de laine pour hommes, à 20c au choix. Il y en a un grand nombre qui ont coûté 4 et 5 fois ces prix.

Gants de laine pour dames, à 25c également au choix. C'est pour rien.

AUTRES ETRENNES

Etoffes à robes à 10, 15, 20 et 25 cents ayant coûté trois fois ces prix.

Etoffes à robes plus riches à 48, 55, 75, \$1.00 et \$1.25.

Ces prix ne sont que la moitié de leur valeur.

Magnifique lot de soie faille française à 30 cents au lieu de 75c. Soie surrah, 25c au lieu de 50c. Soie barrée, 30c au lieu de 60c. Soie bengaline, 40c au lieu de 80c.

Grand choix de Manteaux et Jerseys. On les vend à moitié prix.

Corps et caleçons de toutes qualités dont les prix sont réduits pour tout vendre pendant le temps des fêtes.

Toujours pour ETRENNES : Mouchoirs et foulards soie, Cachemire noir et couleur, Lainages de tous genres, Draps et tweeds de toutes qualités.

ETRENNES qui font le plus de plaisir : LA FOURRURE que nous vendons en si grande quantité par son extrême bon marché.

BOISSEAU FRERES

235 et 237, St-Laurent

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Dindon à la broche.—Videz, flambez, épilchez et troussiez votre dindon ; bardez-le s'il est gras, ou, dans le cas contraire, piquez-le de lard fin bien assaisonné. Vous aurez soin de l'envelopper de papier beurré, et de le débiller aux trois quarts de sa cuisson, pour qu'il prenne une belle couleur. Servez-le arrosé de son jus.

Croûtes au madère (entremets).—Faites sauter dans le beurre de petites tranches minces de pain. Dressez les sur un plat et couvrez chacune d'elles d'une croûte de confitures (groseilles ou autres), puis arrosez le tout de vin de madère bouillant. Cet entremets doit être servi très chaud.

AVIS AUX MÈRES.—Le "strop calman" de Madame Winslow "est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

LES GRANDES PARTIES DE JEU

Les parties de Baseball, le grand jeu national américain, en ce moment, battent leur plein aux Etats-Unis, le grand jeu anglais, le Cricket. Et il est opportun de rappeler les paroles d'un champion célèbre, M. Louis Rush, 49 Preston st., Déroit Mich. E. U. A., écrit : "En lançant la balle je me suis foulé un bras. Deux applications d'huile Saint Jacob m'ont guéri. Si vous voulez être prêt pour le lendemain, essayez-là."

M Félix Sauvageau, entrepreneur-menuisier, demeurant, au No 179 1/2, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :
"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TEREBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

ÉCOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.
E. LEFRUNTIN
Artiste-peintre.
No 82, rue St-Jacques, Montréal.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour le cheveu luisant. Indispensable pour les familles. 35 cts la bouteille.
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
199 - - - St-Jacques

BOUBESTIN BRANDY
RHUM ST JAMES
C. ALFRED CHOULLOU,
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

MAISON BLANCHE
65, Rue St-Laurent

Merceries pour hommes. Pour soirée, la célèbre chemise SWORD est le vrai article.

Pour cadeaux nous venons de recevoir un magnifique assortiment de Foulards et Mouchoirs en soie.

CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! Les formes américaines les plus nouvelles toujours en mains.

NOUVEL AN !

PACIFIQUE CANADIEN

EMETTRA DES BILLETS, ALLER et RETOUR, pour toutes les stations sur la route Port Arthur, Ont, et le Canada Est, ainsi que sur l'intercolonia et pour les Provinces Maritimes en un et ci-dessous :
PRIX D'UN PASSAGE, 31 Déc. 1891 et 1er Jan 1892, valable jusqu'au 2 Jan. 1892
PRIX D'UN PASSAGE et UN TIERS 31 Déc. 1891 et 1er Jan. 1892, retour jusqu'au 4 jan. 1892.

VACANCES D'ETUDIANTS

PASSAGE AU PRIX D'UN PASSAGE et UN TIERS sur production de certificats d'étudiants. Depuis le 9 jusqu'au 31 Déc 1891. Bilets valables jusqu'au 31 Jan. 1892.

Pour plus amples renseignements s'adresser aux agents du Pacifique Canadien.

AGENCES A MONTREAL

266 RUE ST JACQUES, coin de la rue McGill et aux Gares.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS
LIBRAIRIE NOUVELLE
TRUDEL & DEMERS
1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

Pilules Antibiliaeuses.



Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliaeuses. Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent ; Constipation, Perte d'appétit, Mauvaise tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit :

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliaeuses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurelles seraient tout à fait nuisibles. Non-seulement je fais un usage considérable de ces pilules pour mes patients, mais j'en ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFICACE, ET INOFFENSIF.
Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

Le Musée des Familles, publication bimensuelle créée Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1889) : Paris, 14 francs, Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 16 rue de la Harpe, Paris (France)

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20 00 jusqu'à \$250 00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12 00 à \$200 00. Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE

(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en tout temps écrivez à GEO. P. ROWELL & Co., No. 10 Spruce St., NEW-YORK.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

TIRAGES EN JANVIER 1892 7 et 20

\$124 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Bilet : \$1 - - - 11 Bilets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE DE LA LOTERIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

E. T. Walmesley
J. A. Early

Commissaires

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers principaux tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

E. M. Walmesley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI 12 JANVIER 1892

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$30,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	10,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	5,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	2,500
2 PRIX DE 10,000 est.....	2,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

\$134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demi, \$10 ; Quarts, \$5
Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez :
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature visible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ÉTAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est assemblée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

"German Syrup"

La majorité des médecins instruits croient maintenant que la consommation est une maladie qui a des germes. En d'autres termes, au lieu d'être dans le système lui-même, cette maladie est causée par des myriades de petits microbes qui vivent dans les poumons, qui n'ont pas d'affaires là, et qui mangent les poumons comme les chenilles mangent les feuilles des arbres. Le phlegme que les consomptiques crachent est ces parties des poumons que les microbes ont mangées. Ces bacilles, comme on appelle les microbes, sont trop petits pour pouvoir être vus à l'œil nu, mais sont tout de même vivants, entrent dans le corps avec la nourriture, l'air que nous respirons et à travers les pores de la peau. Ensuite ils s'introduisent dans le sang et de là aux poumons, où ils se multiplient avec une rapidité effrayante. Le Sirop Allemand vient ensuite, tue les microbes, les envoie, nettoie les places qu'ils quittent, nourrit tellement bien que dans un espace de temps insignifiant il met les malades, atteints de consommation, complètement à l'épreuve des microbes. (13)

MALADIE qui a des **GERMES** vivants, entrent dans le corps avec la nourriture, l'air que nous respirons et à travers les pores de la peau. Ensuite ils s'introduisent dans le sang et de là aux poumons, où ils se multiplient avec une rapidité effrayante. Le Sirop Allemand vient ensuite, tue les microbes, les envoie, nettoie les places qu'ils quittent, nourrit tellement bien que dans un espace de temps insignifiant il met les malades, atteints de consommation, complètement à l'épreuve des microbes. (13)

MAISONS RECOMMANDEES

HOTEL JACQUES-CARTIER
23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop. Montréal

ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro 180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur 4e plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successeur de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
Architecte et Mesureur
897, RUE STE-CATHERINE
Entre les rues Delorimier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demands de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
ARCHITECTES
Chambres Nos 60 et 68, Bâtisse Impérial
107, RUE SAINT-JACQUES
Télé. Bell 1800 MONTRÉAL

Saint-Nicolas, Journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1er de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 13 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 18, rue Soufflot, Paris (France).

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

No. 31.—CHARADE

Le Premier s'admet en logique,
Pour réaliser sans réplique
La suite d'un raisonnement;
Le Second est très énergique
Pour exprimer le sentiment
Du cœur, qui par l'esprit, s'explique.
Le Tout, venu de l'Espagnol,
Se cultive dans notre sol,
Est dans les hivers, pour nos tables,
Légume des plus agréables.

No 29.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. J. A. Ross
Noirs—9 pièces

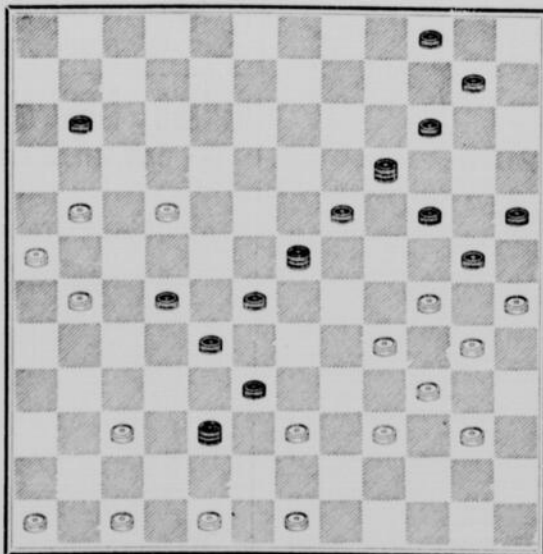


Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 20.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. F. Vermette, Montréal
Noirs—15 pièces



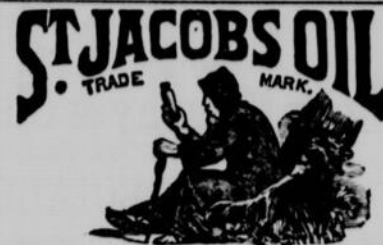
Blancs—17 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES NO 19 SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS NO 19

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
55 à 49	44 à 55	1 D 7 e F	1 C joue
57 à 51	31 à 70	2 D fait échec et mat.	
43 à 37	70 à 31		Si: 1 P pr T
37 à 25	19 à 32	2 F 7 C, échec et mat.	
56 à 50	31 à 45		Si: 1 P 6 F
51 à 3	55 à 61	2 D pr PF, échec et mat.	
3 à 23	61 à 68		Si: 1 P 4 R
42 à 38	68 à 24	2 T 2 R échec et mat	
36 à 30 partie gagnée		Ce problème a deux autres clefs commençant par D pr P ou T fait échec	

SOLUTIONS.—No 30. Le mot est: Cocher.
Solutions justes des jeux d'esprit—Albert Robidoux, Hull; S. Rémi Pagé, Lévis; Jos Dubé, Montréal; Thaddée Brunet, fils, Lachine; J. O. P., Ottawa; Mlle Lédia Godin, Montréal.
Problème de Dames—Alf Legault, Ste-Cunégonde (No 19); Un amateur, Ottawa (No 19); T. Brunet, fils, Lachine (No 18); J. P. Lacombe, Pointe Saint-Charles (No 19); L. Ayotte, St-Henri (No 19).



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME

NÉURALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO. DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS MAUX DE GORGE ENROUEMENT. ENGELURES. ENTORSES. FOULURES. CONTUSIONS. BRÛLURES ETC.
En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

KEEP YOUR EYE AND ON THIS "THE DOLLAR KNITTING MACHINE"
Ask your sewing machine agent for it, or send a 5c. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR 82. SEND TO CREELEMAN BROS. Mrs., Georgetown, Ont.

Pourquoi

Les Pilules d'Ayer sont-elles si renommées? C'est que, toujours dignes de confiance, comme médecine cathartique, elles ne laissent jamais de suites mauvaises. Elles sont purement végétales et entièrement exemptes de calomel ou de toute autre drogue dangereuse; et que le malade soit jeune ou vieux, elles peuvent être administrées hardiment.
Dans les États de l'Ouest et du Sud, où les désordres du foie sont si fréquents, les Pilules d'Ayer ont donné la preuve d'un inestimable bienfait. D. W. Baine, New-Berne, N. C., écrit: "J'ai souffert longtemps avec des maux d'estomac et du foie. J'essayai différents remèdes, mais n'en reçus aucun allègement jusqu'à ce que je commençasse à prendre des Pilules d'Ayer. Ces pilules me soulagèrent sur-le-champ. Je les pris pendant quelques mois et ma santé est complètement revenue."
Dans toute la Nouvelle Angleterre, après les maladies pulmonaires, les maladies de l'Estomac et des Intestins sont celles qui prévalent le plus.

La Dyspepsie

Et la Constipation sont presque universelles. M. Gallacher, chimiste-expert, de Roxbury, Mass., qui a longtemps souffert de la Dyspepsie, écrit: "Un de mes amis me persuada d'essayer des Pilules d'Ayer, et après en avoir pris une boîte, sans beaucoup de profit, j'étais disposé à ne plus en faire usage; quand il m'engagea à persévérer à les prendre, et avant d'avoir fini la seconde boîte, je commençai à ressentir un soulagement. Je continuai à les prendre par intervalles, jusqu'à ce que j'eus fait usage de onze boîtes. Qu'il suffise de dire, que je suis maintenant bien portant et reconnaissant à votre chimie, qui dépasse la mienne."
La tête et l'estomac sont toujours en sympathie; de là la cause de la plupart de ces maux de tête douloureux, auxquels tant de personnes, spécialement les femmes, sont sujettes. Mme. Harriet A. Marble, de Poughkeepsie, N. Y., écrit que pendant des années elle était martyre du mal de tête, et jamais n'avait rien trouvé qui lui donna plus qu'un soulagement temporaire, jusqu'à ce qu'elle commençât à prendre des Pilules d'Ayer, et que depuis lors, elle jouit d'une santé parfaite.

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
NOTICE SPECIALE

CADEAUX
 — DU —
JOUR de L'AN

Boîtes d'ouvrages en peluche, en oxide, vendues \$1.25, \$1.50, \$1.75, \$2.50, \$3.00, etc.
 Boîtes de toilette MANICURE, en peluche, en oxide, vendues \$1.00, \$1.50, \$2.00, \$3. \$4. \$6 \$8 \$10, etc.
 Boîtes de toilettes en peluche, en oxide, vendues \$1.25, \$1.50, \$2. \$3. \$4 \$6. \$10, etc.
 Porte-montres (nouveautés) vendues \$1.50
 Pendules en nickel \$1. \$1.50, etc.
 Porte-mouchoirs en satia, en soie, en peluche vendus 40, 50, 55, 75c, \$1. \$6. \$9, chaque etc.
 Foulards en soie pour dames et messieurs toutes les couleurs, 25c, 35c 50c 75c, \$1. \$1.50, \$4.50, \$5.50, etc., chaque.
 Porte-gants en satin, en soie, en peluche, vendues 40c. 50c, 75c, \$1. \$5. \$6. \$9, etc.

JOHN MURPHY & CIE
 Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre
 Au comptant et à un seul prix
 Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

Tarif de retour pour les Fêtes de Noël et du Jour de l'An

Entre toutes les stations du réseau et aux points divers des lignes de raccourcissement en Canada, à toutes les stations des Etats de Maine, New Hampshire, Vermont et New-York, ainsi qu'à Détroit, et Port Huron.
 Au prix d'un seul voyage d'aller en première classe, les 24 et 25 décembre, ou pour retour jusqu'au 26 déc.; puis le 31 déc et le 1er janv, bons jusqu'au 2 janv.
 Au prix d'un voyage d'aller, en première classe, et un tiers, les 24, 25 et 31 décembre ainsi que le 1er janvier, bons pour retour jusqu'au 4 janvier 1892. Pour les étudiants et les professeurs—au Canada seulement—sur présentation de certificats des autorités, il sera accordé une extension de période du 9 au 31 décembre, retour valable jusqu'au 31 janvier 1892.
 Pour billets et autres informations s'adresser à l'un quelconque des agents de la Cie.
 WM. EDGAR, L. J. SEARJEANT,
 Ag. gén. des Pas. Dirac. Général.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX
 DU
DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS
 Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
 Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres
 Savons No 8—Contre les taches de rousse et masque.
 Savon No 14 Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
 Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
 Savon No 18— Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix. (25 cents).
ALFRED LIMOGES
 Saint-Eustache, P.Q.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE
 Revenu pour l'année 1890..... \$3,091,983 97
 Sécurités pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES
ARTHUR HOGUE J. H. BOUTE & Cie.
 Agent du département français. Agents généraux.
 Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

Tous les principes essentiels du bœuf pur sont conservés dans le
JOHNSTON'S FLUID BEEF

un aliment sans pareil pour tous ceux qui ont besoin d'une forte nourriture sous une forme de facile digestion



Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre
 Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, Boas, Garnitures, Doublures, etc.
97, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



REGULATEUR de la santé de la femme
LES TORTURES CORPORELLES
 Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I, et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.
EVANS & SONS,
 Agents pour le Canada.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
 Beware of Imitations.
 NOTICE
 AUTOGRAPH OF
 OF
 THE GENUINE
HARTSHORN'S
 Insist upon having the HARTSHORN.
 SOLD BY ALL DEALERS.
 Factory, Toronto, Ont.

COOK'S FRIEND
BAKING POWDER.

DE W. D. McLAREN
 Est la plus économique
RENAUD KING & PATERSON
 -- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE
 seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal.
 Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

THIS PAPER may be found on file at Sec. of Bowell & Co's Newspaper Ad Publishing Bureau (16 Spruce St.), where a verifying statement may be made for the NEW YORK.

PIANOS HAZELTON, Branch & Bach, Fir CH & R, DOMINION, BEALIN.

et les Orgues
 EOLIENNES, PELOUBET ET DOMINION
 Le plus grand assortiment. Un seul prix et le plus bas. Termes faciles. Pas d'agents. Vieux instruments pris en échange. Pianos à louer. Réparation et accord artistique. Pianos d'occasion de tous prix. Une visite et correspondance sollicitées.

L. E. N. PRATTE
 1676
NOTRE DAME MONTREAL

A. BONNIN & G. MANN
 Ingénieurs Civils et Architectes
 Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846.
 EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

EMPLOYEZ LA

LOTION PERSIENNE

POUR blanchir le TEINT, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les ROUSSEURS, le MASQUE et autres taches de la PEAU.
 Chez tous les PHARMACIENS.
 Prix : 50 cts.
PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

BAUME NASAL

NE FAILLIT
JAMAIS GUERIT RHUME DE CERVEAU ET CATARRHE
 C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.
SOULAGE, NETTOIE, GUERIT.
 Soulage à l'instant. Guérit pour toujours, infaillible.
 Plusieurs souffrantes maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez assés à temps, un Rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi de consouption et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payé sur réception du prix (50cts ou \$1.00) en adressant
FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE

Scientific American Agency for
PATENTS
 CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.
 For information and free Handbook write to MUNN & CO, 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the Scientific American
 Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO, PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.